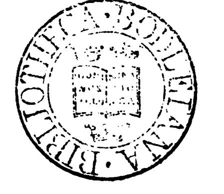




LE

PRINCE ALBERT


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT, 7
LABOR
PARIS


BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·



Albert.

Michel Lévy frères, Paris, 1863.

LE PRINCE
ALBERT

SON CARACTÈRE — SES DISCOURS

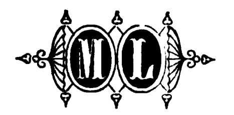
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR Mme DE W.....

ET

PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE

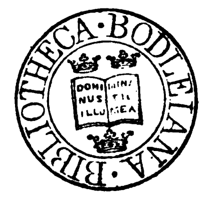
PAR

M. GUIZOT



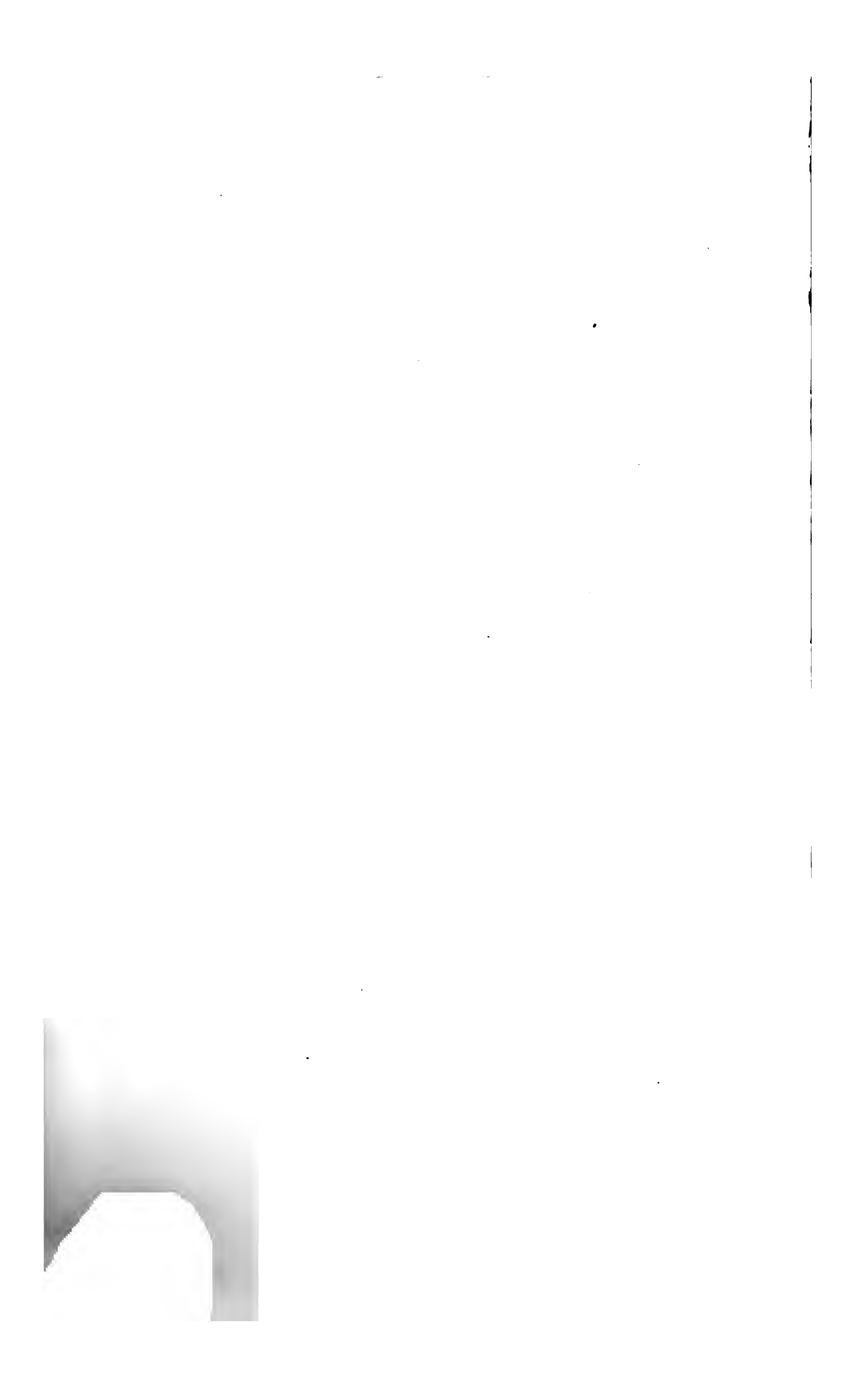
PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863



PRÉFACE

a



PRÉFACE

Ce livre est un acte de tendre piété conjugale et royale. Il a été publié par l'ordre et avec la sanction de la reine Victoria elle-même. Il contient le recueil des discours qu'a prononcés en diverses circonstances, de 1840 à 1860, le Prince Albert, son époux, et le compte rendu des entretiens qu'il eut, en 1850, avec le duc de Wellington, qui l'engageait à prendre après lui la

[illegible] le commandant en chef de l'armée anglaise, proposition que le Prince déclina avec une [illegible] modestie. En tête de ces documents est [illegible] une introduction destinée, non à raconter [illegible] mais à peindre le caractère et l'esprit du [illegible] sous les yeux de la Reine [illegible] sympathiques dont une [illegible] a seule le secret.

[illegible] l'auteur a inspiré cette [illegible] la Reine Victoria a éprouvé le besoin de faire connaître, honorer et aimer partout [illegible] encore elle-même. [illegible] a trouvé presque douceur à [illegible] les qualités, tous [illegible] avait si complètement [illegible]. Elle a voulu que le [illegible] que le monde peut savoir ce [illegible] ce qu'avait été pour elle

le trésor qu'elle a perdu. Digne d'admiration et de respect dans toutes les conditions humaines, cette tendresse fidèle, active et ambitieuse pour une mémoire chérie est encore plus touchante sur le trône, et le plus beau titre aujourd'hui pour le Prince Albert, c'est de l'avoir inspirée.

Il y a bientôt deux siècles, en 1688, un Prince étranger, mari d'une Princesse anglaise, Guillaume d'Orange, était appelé en Angleterre par une révolution. Il y avait de l'embarras et du doute sur le titre et l'étendue du pouvoir qu'il exercerait : « Il jugea, dit lord Macaulay, que le moment était venu pour lui de s'expliquer. Il fit appeler Halifax, Danby, Shrewsbury, quelques autres meneurs politiques considérables, et avec cet air d'indifférence stoïque sous lequel depuis sa jeunesse il avait coutume de cacher ses plus fortes émotions, il leur adressa quelques paroles

graves et profondément méditées. Jusque-là, leur dit-il, il avait gardé le silence; il n'avait usé ni de sollicitation, ni de menace; il n'avait laissé percer et se répandre aucun indice de ses idées ou de ses désirs; mais les choses en étaient venues à une crise qui le mettait dans la nécessité de déclarer ses intentions. Il n'avait ni le droit ni le dessein de rien imposer à la Convention. Il ne réclamait que le privilége de décliner tout office, tout devoir qu'il ne pourrait pas remplir honorablement pour lui-même et utilement pour le public. Il y avait un fort parti pour une régence. C'était aux chambres à décider si un tel arrangement convenait aux intérêts de la nation. Quant à lui, il avait sur ce point une opinion arrêtée, et il se croyait tenu de dire nettement qu'il ne serait jamais régent.

« Un autre parti voulait placer la Princesse sur le trône, et lui donner à lui, pendant sa vie à

elle, le titre de Roi, avec telle part dans le gouvernement qu'elle jugerait à propos de lui confier. Il ne se prêterait point à cette position. Il estimait la Princesse autant qu'un homme pouvait estimer une femme; mais il n'accepterait point, même d'elle, une place subordonnée et précaire dans le gouvernement. Il était ainsi fait qu'il ne se soumettrait pas à être attaché aux cordons du tablier de la meilleure des femmes. Il ne désirait point jouer un rôle dans les affaires de l'Angleterre; mais, s'il consentait à en prendre un, ce ne serait qu'un rôle qu'il pourrait remplir honorablement et efficacement. Si les États lui offraient la couronne pour sa vie, il l'accepterait. Sinon il retournerait sans regret dans son pays natal [1]. »

Guillaume III avait raison. Quand il fut ap-

1. *Histoire d'Angleterre depuis l'avénement de Jacques II*, par lord Macaulay, t. II, p. 648.

pelé en Angleterre, il avait trente-huit ans. Il était déjà un chef d'État et un grand homme. Il luttait depuis seize ans, pour une grande cause européenne, contre le plus grand roi de l'Europe. L'Angleterre l'appelait pour qu'il vînt défendre chez elle et pour elle cette même cause en accomplissant une révolution. La couronne d'Angleterre était surtout à ses yeux une grande force de plus pour lui, dans la grande lutte qu'il soutenait sur le continent. Pour suffire à une telle mission, anglaise et européenne, il avait besoin de toute la puissance et de tout le prestige de la royauté. S'il eût accepté une situation moindre, ne fût-ce qu'en apparence, il se fût affaibli au lieu de se fortifier; il serait descendu au lieu de s'élever.

Nécessaire à sa vie publique, son exigence ne lui imposait dans sa vie domestique aucun ef-

fort, n'y portait aucun trouble. Sa femme, la Princesse Marie, pensait et voulait comme lui. Quand elle apprit qu'on hésitait à Londres sur le titre et le pouvoir dont serait investi son mari, elle écrivit à lord Danby « qu'elle était la femme du Prince, qu'elle n'avait point d'autre désir que d'être sa sujette, que la plus cruelle injure qu'on pût lui faire serait d'établir entre lui et elle une rivalité, et qu'elle ne regarderait jamais comme son ami quiconque formerait un tel dessein. » Depuis onze ans, Guillaume était Roi dans son ménage; là aussi il eût subi quelque déchéance s'il n'eût pas été Roi, aussi bien que sa femme, dans son nouvel État.

Lorsque, en 1840, le Prince Albert de Saxe-Cobourg épousa la Reine Victoria, il était dans une situation toute différente; il était très-jeune, inconnu du monde. Il épousait une jeune Reine

héréditairement établie sur son trône, dans le pays le plus étranger à toute nécessité, à toute chance de révolution, aussi fortement que librement gouverné. Dans sa patrie natale, il n'avait rien fait; dans la nouvelle patrie où il arrivait, il n'avait rien de nouveau à faire; l'Angleterre ne lui demandait que de donner à sa Reine un bonheur exemplaire, sans être pour son gouvernement un sujet de trouble ou d'embarras.

Guidé, soit par l'excellence de son propre jugement, soit par la sagesse des conseils donnés à sa jeunesse, le Prince Albert comprit admirablement cette situation, et y adapta sa conduite avec autant de dignité que de sagacité persévérante. A la fois actif et modeste, ne recherchant point, évitant même toute apparence vaniteuse dans le gouvernement, bien que très-sérieusement préoccupé des affaires publiques de l'Angleterre

et des intérêts de la couronne placée sur la tête de sa femme, il a été, pendant vingt et un ans, le premier sujet et le premier conseiller de la Reine Victoria, son intime et seul secrétaire, associé sans bruit à toutes ses délibérations, à toutes ses résolutions, habile à l'éclairer et à la seconder dans ses rapports avec son ministère sans gêner ni offusquer le ministère lui-même, exerçant à côté du trône une judicieuse et salutaire influence sans jamais dépasser son rôle ni porter atteinte aux conditions du régime constitutionnel.

Pendant ces vingt et un ans, le Prince Albert a été dans sa vie domestique un aussi excellent mari qu'il était dans sa vie publique un sage et utile conseiller. Il a vécu avec la Reine sa femme dans la plus tendre intimité, assidûment occupé, de concert avec elle, de l'éducation de leurs enfants, unissant à la sérénité du caractère et au

charme de l'affection une juste mesure d'autorité conjugale et paternelle, remplissant et animant la vie de ceux qui l'entouraient comme la sienne propre, et donnant au sein de sa royale famille autant de bonheur qu'il en recevait.

Conduite aussi belle que peu fastueuse, rare dans l'histoire domestique des trônes, et tenue par le Prince Albert sans effort, sans alternatives de bonne et de mauvaise veine, par l'impulsion naturelle d'un esprit droit et élevé, d'un cœur affectueux et d'une conscience aussi délicate qu'éclairée.

Par une fortune plus rare encore peut-être que les mérites qui la lui ont value, le Prince Albert a été aussi heureux dans sa vie domestique que dans sa vie publique, heureux fort au delà de la destinée commune des hommes. Il a été aimé de la Reine sa femme avec la plus profonde

tendresse et profondément honoré de toute l'Angleterre. Chaque année de sa vie lui a apporté un accroissement de bonheur dans son ménage, de considération et d'influence dans son pays. Bonheur trop court, dont il a dû se séparer avec un regret immense, mais dont il a joui pleinement jusqu'à sa dernière heure, et qu'il n'a quitté qu'en laissant dans le cœur de celle à qui il avait dévoué sa vie autant d'amour que de douleur, et dans sa patrie adoptive un universel sentiment de respect et de regret.

Le volume qu'on vient de publier à Londres sous ce titre : *Les principaux Discours et Adresses de Son Altesse Royale le Prince-époux, avec une Introduction peignant quelques traits de son caractère*, prouve que le Prince Albert méritait tous les bonheurs qu'il a obtenus. On discute en Angleterre comment doivent être employées les sous-

criptions que tout le pays s'est empressé d'offrir pour élever un monument à sa mémoire. On ne lui en élèvera aucun qui lui fasse autant d'honneur que ce petit recueil où sont exprimés, dans les occasions les plus diverses et en termes graves et simples, les plus généreux sentiments et le zèle le plus judicieux comme le plus actif pour le bien moral et matériel des hommes, dans toutes les conditions et tous les emplois de la vie. La mémoire du Prince qui a tenu, pendant vingt et un ans, une telle conduite et un tel langage, a droit d'être partout consacrée. Quelques-uns des discours insérés dans ce recueil sont tellement spéciaux, locaux et courts, qu'ils ne pourraient offrir hors d'Angleterre aucun intérêt. Ce sont les seuls qui ne soient pas reproduits dans cette traduction qui a été faite sous mes yeux, et à laquelle je m'honore de joindre ce témoignage de la pro-

fonde et respectueuse estime que m'a inspirée, quand j'ai eu l'honneur de l'approcher comme par le spectacle général de sa vie, le Prince qui est, pour une vertueuse Reine et pour un grand peuple, l'objet d'un si tendre et si solennel regret.

GUIZOT.

Paris, mars 1863.

INTRODUCTION

INTRODUCTION.

Cet ouvrage contient, sauf quelques exceptions sans importance, les discours prononcés par Son Altesse Royale le Prince-époux. Il est publié d'après le désir exprès et sous la sanction de Sa Majesté la Reine.

On a cru que non-seulement cette publication serait un digne hommage à la mémoire du Prince, mais qu'elle offrirait un sérieux intérêt à de nombreux lecteurs. Ceux qui étaient personnellement attachés au Prince seront bien aises de conserver

ces discours auxquels il avait consacré tant de soin et de réflexion. Pour l'homme d'État, pour le savant, pour ceux qui se préoccupent du bien-être du peuple, ces discours intéresseront comme l'œuvre d'un maître dans ces trois grandes carrières des efforts humains. Enfin, les lettrés y attacheront une grande valeur en se rappelant la position particulière de l'homme qui les a prononcés. Toutes les grandes nations libres ont eu, dans leurs meilleurs temps, une longue série d'orateurs éminents; et peut-être la nation anglaise, qui a joui si pleinement de la liberté, peut-elle défier le monde de rivaliser avec les chefs-d'œuvre de son éloquence. Les noms de Somers, Bolingbroke, Chatham, Burke, Fox, Pitt, Plunkett, Grattan, Canning, Sheil, O'Connell et Macaulay réveillent dans l'esprit l'image d'auditeurs attentifs, silencieux, penchés en avant pour ne pas laisser échapper une seule parole d'un grand orateur traitant quelque grande question.

Dans tous les siècles, et tant que l'Angleterre restera une grande nation libre, il y aura de pareils hommes. Notre sénat en compte aujourd'hui dans ses rangs. Nous sentons qu'il y a, parmi nous, des hommes dignes d'occuper un rang élevé dans l'illustre cohorte des orateurs anglais. Sans réclamer pour le Prince-époux le don d'une éloquence particulière, il est permis de soutenir que le monde a plus de chances d'entendre des discours égaux, même à ceux des plus célèbres parmi les orateurs dont nous citions tout à l'heure les noms, que des discours comme ceux du Prince, car, dans leur genre, ils étaient uniques. Ce serait un pays bien heureux que celui qui, dans une longue période historique, viendrait à posséder, dans la même situation, deux hommes comme le Prince-époux dont nous déplorons la perte.

Pourquoi ces discours sont-ils uniques? D'abord l'homme qui les prononçait avait non-seulement

l'esprit scientifique et artistique (ce qui est une union rare), mais il était, sur presque tous les sujets, plein de connaissances et d'idées fécondes. Ce n'est pas tout : il était obligé de comprimer et de restreindre en tous cas l'expression de ses connaissances et de ses idées. Il était prince, et si rapproché du trône qu'il sentait que toutes les paroles sorties de sa bouche pouvaient être regardées comme émanant du trône. Il n'était pas né dans le pays, et il était par conséquent tenu de veiller à ce que ses conseils ne courussent pas, à quelque degré que ce fût, le risque d'être mal pris, comme ne venant pas d'un Anglais. Il avait toutes les responsabilités du pouvoir sans avoir à exercer un pouvoir positif. De tous côtés il avait à se garder de l'envie, des fausses interprétations et du reproche de présomption. Sa position était si délicate et si difficile que pas un seul de ses contemporains n'oserait se vanter qu'il eût pu en remplir tous les

devoirs comme l'a fait le Prince. Et toutes ces difficultés, toutes ces délicatesses devaient assaillir son esprit lorsqu'il avait à parler en public.

On a dit, avec quelque vérité, qu'il est facile de paraître spirituel pour tous ceux qui n'apportent dans la conversation ni scrupules ni ménagements. La gracieuse réserve que gardent les hommes bienveillants tend à atténuer leur éclat et à amoindrir leur talent de conversation. Ce qui est vrai de l'esprit est vrai aussi de la sagesse. En examinant les discours des plus grands orateurs, en les comparant ensemble, il faut tenir soigneusement compte du degré de liberté de parole dont jouissaient respectivement leurs auteurs. On acquiert souvent une grande réputation d'éloquence et de hardiesse lorsque cette réputation est due en partie à l'absence de toute responsabilité ou au peu de cas qu'on fait de celle qui pèse sur vous. Ces considérations doivent toujours rester

présentes à l'esprit de tout lecteur des discours du Prince-époux, s'il veut les comprendre parfaitement et apprécier justement l'orateur. On a dit que la parole est d'argent et que le silence est d'or. S'il est quelque chose de plus précieux que l'or, on peut à bon droit qualifier ainsi cet heureux mélange de liberté dans la pensée et de réserve obligée dans l'expression qui doit caractériser les discours des hommes placés dans une position élevée. Il ne leur est pas permis de faire un discours, quelque bon qu'il puisse être dans l'ensemble, qui contienne un seul trait inutile, la moindre nuance d'exagération ou la plus légère apparence d'esprit de parti.

On peut dire des discours du Prince ce qui est vrai d'une grande partie de sa vie, que le développement en est gracieux, noble et plein de dignité, mais qu'il ressemble à la démarche d'un homme revêtu d'une cotte de mailles, ce qui, en dépit des

membres les plus souples et les plus robustes, apporte nécessairement une certaine gêne dans les mouvements.

Les principaux éléments qui entrent dans la composition d'un grand discours ont dû souvent être modifiés dans ceux du Prince. L'esprit ne pouvait se donner carrière, la passion ne pouvait éclater, la dialectique ne pouvait être triomphante. Il ne restait de pleinement autorisé, pour le fond du discours, que le suprême bon sens. En les envisageant à ce point de vue, on s'étonne de tout ce que le Prince réussissait à faire pénétrer de nouveauté et d'intérêt dans ses discours.

Après avoir lu de suite les discours d'un homme remarquable, on cherche d'ordinaire à se rendre compte de l'idée qui dominait dans son esprit; on se demande quel était le fil auquel il rattachait les perles de sa rhétorique ou de son imagination. Si l'on nous demandait quelle était, chez le Prince,

cette idée dominante, nous dirions sans hésiter : la beauté de l'utile.

Non qu'il ne fût aisé d'y trouver d'admirables traits caractéristiques de moindre importance, mais bons à faire remarquer et à prouver par des exemples. Ses discours, quoique brefs, épuisaient singulièrement le sujet. Qu'on prenne, par exemple, son discours à la Société de prévoyance et de secours pour les domestiques : « Je crois, dit-il, « que cette Société est fondée sur un principe vrai, « car il émane d'une juste appréciation de la nature « humaine qui oblige tout homme à assurer lui-« même son bonheur par ses propres efforts et « d'après son libre choix, et qui l'empêche d'at-« tacher un grand prix à la prospérité que d'au-« tres lui ont procurée, voire même d'en éprouver « une vive satisfaction. Cette Société repose sur un « principe vrai, car elle cherche à indiquer un plan « de conduite d'après lequel, à force de prévoyance,

« de sacrifices et de persévérance, non-seulement le « serviteur peut améliorer sa situation physique et « morale, mais le maître peut apprendre à bien « diriger son zèle et à aider le serviteur dans ses « efforts pour s'assurer des ressources contre la « maladie, la vieillesse ou le défaut d'occupation. « Elle repose sur un principe vrai, car son sys- « tème financier ne tente point le serviteur par la « perspective probable d'avantages insensés qui « transformeraient sa prévoyance en une sorte de « jeu, ni par des réunions joyeuses qui le condui- « raient à des dépenses indéfinies, ni par le privilége « d'être candidat pour obtenir quelques prix, ce qui « l'amènerait à une grande perte de temps et à « l'agitation d'une lutte électorale. »

Un autre exemple de cette façon d'épuiser son sujet, en même temps que de la générosité des sentiments du Prince, se rencontre dans ce

passage de son discours au dîner de l'Académie royale, en 1851, où il traite de la critique : « Messieurs, dit-il, la production de toutes les œuvres « d'art ou de poésie non-seulement exige, pour la « conception et l'exécution, un exercice d'intelli- « gence, de talent et de patience rare, mais sur- « tout et en même temps une grande chaleur de « sentiment et un libre élan de l'imagination. « Ce sont là des plantes bien délicates, qui ne pros- « pèrent que dans une atmosphère propre à entre- « tenir cette chaleur, et cette atmosphère est celle « de la bienveillance personnelle pour l'artiste « comme pour ses œuvres. Un mot de critique mal- « veillante passe comme un vent glacé sur leurs « tendres pousses, les racornit, arrête le cours de « la séve qui allait peut-être produire des multi- « tudes de fleurs et de fruits. La critique est cepen- « dant absolument nécessaire au développement de « l'art, et les louanges peu judicieuses accordées à

« un ouvrage inférieur deviennent une insulte pour « le génie supérieur.

« Sous ce rapport, notre temps a de grands « désavantages lorsqu'on le compare à l'époque « où l'on peignait des Madones dans la retraite « des couvents; d'une part, nous avons l'ar- « dente concurrence d'un nombre considérable d'ar- « tistes de tous les degrés de talent et d'habileté, « et, d'autre part, nous avons pour juge un grand « public généralement peu éclairé en fait d'art, « et qui se laisse diriger par des critiques de pro- « fession qui lui donnent une haute idée de leurs « connaissances artistiques en traitant sans merci « des œuvres qui ont coûté, à ceux qui les ont pro- « duites, les plus grands efforts d'intelligence et de « sentiment.

« Les œuvres d'art, publiquement exposées et « mises en vente, deviennent des denrées com- « merciales, et suivent en cette qualité les lois

« déraisonnables du marché et de la mode, qui « exercent une influence tyrannique sur le patro- « nage du public et jusque sur le goût des particu- « liers. »

Comme le Prince comprend bien ici les sentiments de l'artiste! Et en même temps comme il réclame une critique supérieure! Quel discernement il montre dans sa comparaison entre notre temps et le temps passé, au point de vue particulier de la critique! Et comme, dans le dernier paragraphe, il expose avec justesse les dangers que court aujourd'hui le grand art! A vrai dire, ce discours, pris dans son ensemble, peut passer pour l'un des meilleurs qui aient été prononcés de nos jours.

Un autre trait caractéristique des discours du Prince, c'est le désir qui s'y manifeste évidemment de découvrir la loi ou le principe d'après lequel on peut décider la question en litige. Je

citerai comme exemple l'extrait suivant de son discours en posant la première pierre de l'Institut de Birmingham et des comtés du centre : « Sans ces « connaissances, nous sommes condamnés à l'une « de ces trois situations : ou bien nous continuons à « faire les choses comme nos pères les faisaient, et « sans autre raison que leur pratique; ou bien nous « nous fions à quelque autorité individuelle, et « nous acceptons au hasard la recommandation de « quelque spécifique, dans l'espérance imaginaire « de son succès; ou bien enfin, et c'est ce qui peut « nous arriver de mieux, nous apportons nous-« mêmes des améliorations dans certains procédés; « mais ceci ne peut être que le résultat d'une expé-« rience pénible à acquérir et chèrement achetée, « qui ne saurait, après tout, embrasser qu'un « espace de temps et un nombre d'expériences « comparativement fort petit.

« Ces divers procédés ne peuvent nous pro-

« mettre de grands progrès, car l'esprit, quelque « ingénieux qu'il soit, est sans matériaux sur les« quels il puisse s'exercer, et il reste en présence « de phénomènes dont les causes lui sont voilées.

« Mais nous pouvons comprendre et découvrir « les lois de la nature; ces lois divines, nous pou« vons les saisir et nous les approprier. Ceci est la « tâche de la science; et, tandis que la science dé« couvre et enseigne ces lois, l'art nous enseigne à « les appliquer. Nulle recherche, nulle étude n'est « donc si insignifiante qu'elle ne puisse devenir à « la fois le but de la science et de l'art. »

Contrairement au sentiment que nous éprouvons en lisant la plupart des discours, nous sommes toujours fâchés lorsque le Prince a fini, et nous regrettons qu'il n'en ait pas dit davantage. Cependant, en examinant attentivement ses discours, on ne peut s'empêcher de voir qu'il en a dit assez

pour qu'il soit un peu déraisonnable d'en demander davantage. Son discours en posant la première pierre de la Galerie Nationale, à Édimbourg, en est un remarquable exemple. Il est si court qu'on se sent disposé à réclamer quelque chose de plus, et cependant, en le lisant attentivement, on s'aperçoit qu'il en a dit assez pour fournir la matière d'un long et utile discours dans le Parlement. Par bonheur le Prince, exclu de l'arène parlementaire, avait échappé à cette tendance aux amplifications inutiles qui reste le défaut dominant des plus grands orateurs de nos jours.

Nulle part la nature sympathique du Prince, visible partout dans ses discours, cette disposition qui le portait à se préoccuper si généralement et si profondément de toutes les classes d'hommes, ne se fait mieux sentir que dans son discours au second Jubilé des fils d'ecclésiastiques. Peu de personnes ont su témoigner en termes plus nobles et

plus larges leur juste sympathie pour le clergé, comme le montre l'extrait suivant :

« Messieurs, la qualification de « prêtre avide « de gain » n'est pas seulement un reproche pour « un pasteur; c'est une condamnation qui le prive « aussitôt de toute influence sur sa congrégation; « cependant cet homme, qui doit repousser les oc- « casions de s'enrichir ouvertes à la plupart d'entre « nous, et qui ne possède souvent qu'un maigre « revenu viager en échange de ses services, a, « comme nous, une femme et des enfants, et nous « souhaitons de le voir, comme nous, préoccupé de « leur bien-être. »

En appréciant les discours du Prince-époux, il faut se rappeler qu'ils traitent pour la plupart de questions abstraites, et qu'ils touchent rarement à ce qu'il y a de personnel dans leur sujet,

c'est-à-dire à ce qui intéresse le plus l'humanité.

Dans la position du Prince, ceci était inévitable, mais sans en être moins regrettable, car toutes les fois qu'il parlait de quelque chose de personnel, il y réussissait remarquablement.

Par exemple, si nous étions appelé à fournir à l'histoire les traits distinctifs de sir Robert Peel, il nous serait impossible de trouver aucune description de cet homme d'État éminent qui valût celle que donna le Prince-époux dans le discours qu'il prononça au dîner auquel il avait été invité par le lord maire d'York.

« La satisfaction et le plaisir que j'éprouve à « vous retrouver assemblés ici, dit le Prince, n'est « altérée que par une seule tristesse, le pénible « sentiment de l'absence d'un homme qui portait « un si vif intérêt à notre entreprise, qui travaillait si « activement à en assurer le succès, et dont le der-

« nier acte public a été d'assister à la Commission « royale; j'éprouve quelque consolation en trou- « vant cette occasion publique d'exprimer mon « admiration pour son talent et pour son caractère, « et ma reconnaissance pour le dévouement qu'il « témoignait à la Reine, et son amitié particulière « pour moi.

« A notre dernière réunion, nous admirions en- « core son éloquence et l'ardeur qu'il apportait à « vous presser de soutenir, par vos efforts et vos « sacrifices personnels, la cause dont l'importance « était sans égale à ses yeux, l'honneur de son pays; « il s'est uni à vous le lendemain avec d'autres com- « missaires pour conférer avec vous sur les détails « de notre entreprise, et vous devez avoir été frap- « pés, comme tous ceux qui ont eu l'avantage de « recevoir ses avis sur les questions pratiques, de « l'attention, des soins, de la sagacité qu'il appor- « tait dans les détails les plus minutieux, prouvant

« que rien n'est petit pour un grand esprit, puis-« qu'il sait que, dans le monde moral et intellectuel « comme dans le monde physique, le point le plus « minime n'est qu'un anneau d'une grande chaîne, « et qu'il occupe la place qui lui a été assignée « dans le grand ensemble gouverné par la Sagesse « Divine.

« L'esprit de sir Robert Peel était particulière-« ment celui d'un homme d'État, et d'un homme « d'État Anglais ; il était libéral par instinct, « mais conservateur par principe ; son impulsion « le portait à favoriser le progrès ; mais la saga-« cité de son esprit et sa grande expérience lui « montraient combien il est aisé de déranger toute « l'organisation d'un État et de la société, et com-« bien il est difficile, autant qu'important, d'en « diriger le développement successif d'accord avec « ses principes fondamentaux, comme se fait la « croissance organique dans la nature. Une particu-

« larité de son esprit, c'est que, dans les grandes « comme dans les petites choses, les difficultés et les « objections le frappaient d'abord ; il les examinait « attentivement, s'arrêtait et prévenait les autres « contre des résolutions précipitées ; mais lorsqu'il « s'était rendu compte, après un long et sérieux « examen, non-seulement de l'utilité d'une mesure, « mais de la façon pratique de l'appliquer sans « danger, il se faisait une nécessité et un devoir « de la mettre à effet ; toute sa prudence et sa « timidité apparente devenaient du courage et de « l'autorité dans l'action, et il prouvait du même « coup son empressement à se soumettre volontiers « aux sacrifices personnels que pouvait entraîner « l'exécution. »

Les traits qu'on vient de citer sont caractéristiques des discours du Prince. Il nous reste à dire qu'avant de parler il réfléchissait avec le plus grand

soin et la plus sérieuse préoccupation. Son respect pour son auditoire comme pour sa position personnelle le portait toujours à faire les plus grands efforts pour méditer sur les sujets qu'il avait à traiter, quels qu'ils fussent. Il regardait chaque occasion de parler qui lui était offerte comme une circonstance qui lui permettait de dire quelque chose qui pût être utile à ses compatriotes, et il travaillait à rendre ce qu'il disait digne de lui et digne d'eux.

L'éditeur de ces discours a cru qu'il valait mieux les publier sans commentaires et sans explications préliminaires. Il est cependant un discours qui a été si mal interprété que cette circonstance peut rendre utile d'en dire quelques mots. Je veux parler du discours que le Prince prononça à un dîner à *Trinity House*, le 9 juin 1855. Le discours est admirable, et le Prince y a exprimé toute son âme plus peut-être que dans tout autre. Qu'il

nous soit permis de rappeler les circonstances. Nous avions beaucoup souffert en Crimée. La maladie et la mort de ses soldats avaient affecté profondément le cœur de la Reine, et le Prince, qui était un patriote s'il en fut jamais, éprouvait pour son pays la plus tendre anxiété. Qu'on regarde maintenant le discours. On peut lire dans chaque ligne l'ardent désir du Prince de conquérir des appuis au gouvernement et d'inspirer à la nation une résolution unanime.

Pourquoi insiste-t-il sur la puissance du despotisme? Non qu'il ait plaisir à en faire l'éloge, mais parce qu'il veut nous faire sentir que nous ne pouvons dédaigner la force de notre antagoniste. Pourquoi dit-il que « le gouvernement constitutionnel subit une rude épreuve? » Non qu'il veuille un moment dénigrer le gouvernement constitutionnel, mais parce qu'il l'aime, qu'il lui est dévoué, qu'il prend part à cette épreuve dont il

parle, et qu'il cherche à consolider le gouvernement libre pour le mettre en mesure de maintenir sa supériorité. Comme ses expressions sont bien choisies lorsqu'il dit :

« Nous sommes en lutte contre un puissant ad-
« versaire, qui use contre nous de toutes les mer-
« veilleuses armes qui se sont développées sous
« l'influence féconde de notre liberté et de notre
« civilisation, et qui les emploie avec toute la force
« que lui donnent l'unité de dessein et d'action,
« un secret impénétrable et un pouvoir despotique
« que rien ne gêne. »

Est-ce une nouveauté de dire que le despotisme est naturellement fort sur le champ de bataille et dans les mouvements des grandes armées ? Depuis le temps de Philippe de Macédoine, en passant par Louis XIV, jusqu'à l'Empire de Napo-

léon Ier, les grands hommes des pays libres n'ont-ils pas travaillé à consolider les gouvernements libres de manière à leur donner la force et l'unité nécessaires pour lutter contre le despote, sur le champ de bataille, à peu près à armes égales; à armes égales, non pour ce qui regarde les soldats, car les hommes libres se battent toujours bien, mais au point de vue de l'organisation qui tient une si grande place dans les affaires militaires.

Il semble inutile de défendre ce discours, et cette tentative pourrait encourir la censure exprimée par le proverbe qui dit : « L'excuse est une forme de l'accusation; » mais la justification est ici tellement complète qu'elle ne rentre pas dans le sens du mot « excuse. » Tous les amis de ce pays libre doivent s'apercevoir que le seul péril d'échec qu'il puisse courir dans une grande lutte consiste dans une infériorité momentanée au point de vue de l'organisatioh, et nous devons éprouver une grande

reconnaissance pour ceux qui, dans une situation élevée, ont assez de courage et de patriotisme pour nous indiquer notre danger. Le Prince demandait à l'Angleterre de se fier à son gouvernement. L'Angleterre a eu cette confiance, et la partie a été gagnée.

Le plus grand mal que les hommes haut placés puissent faire à leurs compatriotes est peut-être de les flatter et de leur cacher les côtés faibles de la nation. Nous sourions des flatteries adressées aux particuliers, nous n'y voyons pas grand inconvénient, mais elles deviennent un mal d'une importance incalculable lorsqu'elles s'adressent à une nation et qu'elles émanent de ceux en qui elle a confiance.

Il n'est pas nécessaire de chercher bien loin l'exemple des nations arrivées au bord de l'abîme parce qu'elles ne possédaient pas d'hommes politiques disposés à leur dire sévèrement la vérité

sur l'insuffisance de leurs ressources et la déraison de leurs entreprises. Honneur donc à l'homme qui, dans un moment critique, a le courage de dire à ses compatriotes où réside véritablement le péril, et quelles sont les difficultés qu'il faut se préparer à vaincre.

Le lecteur m'approuvera peut-être et je ne sortirai pas de mon sujet si j'essaye d'ajouter à cette introduction une esquisse du caractère du Prince, ayant eu quelques occasions de l'étudier de près dans les deux dernières années de sa vie, et ayant depuis lors écouté et soigneusement comparé ce que disaient de lui les personnes qui l'ont le mieux connu. Ma tentative pour dépeindre le caractère du Prince pourra être utile à l'historien à venir; il doit se faire une vive image de tous les hommes remarquables dont il parle, et il n'a

généralement à son service qu'une description superficielle, composée des épithètes ordinaires que les contemporains des personnages éminents appliquent, en général fort au hasard, à leurs diverses qualités. Nous connaissons bien peu une créature aussi étrangement compliquée qu'un homme lorsqu'on nous dit qu'il était vertueux, qu'il était juste, qu'il aimait les arts et qu'il remplissait ses devoirs dans toutes les relations importantes de la vie. Nous avons soif de le voir de plus près, et de savoir en quoi il différait des autres hommes, car, après tout, chaque homme est une sorte de création nouvelle et distincte.

C'est un grand avantage, pour apprécier un caractère, que d'avoir une idée nette de la personne même qu'on veut dépeindre. Il existe, par bonheur, de nombreux et bons portraits du Prince-époux; mais il y a dans toutes les physionomies quelque chose dont aucun portrait ne peut com-

plétement donner l'idée, et qu'une description détaillée fait seule connaître.

La tournure du Prince était noble; il se tenait très-bien; sa personne indiquait la force et l'activité, et ses manières étaient pleines de dignité. Lorsqu'il était en humeur grave, son regard était sérieux, réfléchi et pensif; mais lorsqu'il souriait (ce qu'aucun portrait ne peut retracer), toute sa physionomie s'illuminait de plaisir, et son rire avait un charme et une franchise difficiles à oublier pour ceux qui ont eu coutume de l'entendre.

Il était très-beau dans sa jeunesse; mais, comme cela arrive souvent aux hommes sérieux qui traversent beaucoup de difficultés, son visage était devenu plus beau que ne le promettaient ses premiers portraits, et sa physionomie n'avait jamais été plus noble ni sa beauté plus réelle que dans les dernières années de sa vie.

Le caractère est écrit dans la physionomie,

quelque difficile qu'il puisse être à déchiffrer; on ne retrouvait dans les traits du Prince aucune de ces lignes fatales qui indiquent la ruse ou la fausseté, l'avidité ou la sensualité; tout y était franc, pur et honnête. On y reconnaissait les traces de la réflexion, des soucis, de l'étude; mais à ces traces se joignaient les signes qui indiquent une âme en paix avec elle-même, agitée seulement par son affection pour les autres et par sa sollicitude pour leur bonheur.

Ce qui frappait peut-être avant tout un observateur quand il voyait le Prince de près, c'était l'originalité de son esprit, originalité exempte de toute excentricité. Il tenait à réfléchir lui-même sur tous les sujets qui se présentaient à son esprit, et, soit qu'il arrivât aux mêmes résultats que d'autres, soit qu'il les rejetât, il formait toujours son jugement définitif d'après des raisonnements laborieux et personnels.

Un trait frappant qu'on remarquait ensuite chez le Prince, c'était l'extrême promptitude de son esprit. Il était de ces hommes qui semblent avoir toujours à leur disposition toutes leurs facultés, et qui peuvent produire sur-le-champ toutes leurs connaissances.

Dans la conversation sérieuse, il était peut-être le premier homme de son temps. Il parlait toujours sincèrement; lorsqu'il entamait une question, il ne s'en jouait pas; il n'adoptait pas un côté de la discussion parce que la personne avec laquelle il causait soutenait l'autre; et, à vrai dire, la causerie sérieuse était l'un de ses plus grands plaisirs. Il supportait très-patiemment la critique et la contradiction; il aimait même qu'on lui fît quelque opposition, afin d'arriver, à force d'objections, à découvrir la vérité, ce qui était toujours son principal objet.

Il avait le goût de l'esprit gai, vif et piquant,

et, lorsqu'il racontait quelque anecdote plaisante, il y ajoutait tout juste assez de mimique pour représenter vivement la scène qu'il décrivait, sans que son imitation dépassât jamais les limites de la bonne grâce.

Peu d'hommes ont aimé la liberté, dans son sens le plus vaste et le plus profond, plus que ne l'a fait le Prince-époux. Sous ce rapport, il était plus Anglais que les Anglais eux-mêmes.

L'amour du devoir était un trait caractéristique du Prince. On pouvait être sûr de lui voir accomplir scrupuleusement tout ce qu'il avait entrepris, et il était du petit nombre d'hommes dont l'esprit n'admet jamais les questions d'intérêt personnel ou qui les laissent absolument de côté lorsque l'obligation suprême du devoir apparaît à leurs yeux. S'il avait été prince souverain, et que, dans un moment de péril, il eût adopté une forme de constitution contraire à ses inclinations ou à son

jugement, il l'eût strictement observée dans les temps tranquilles, et les changements, s'ils avaient dû se produire, eussent dû venir des autres parties contractantes, jamais de lui. Il avait l'âme trop grande pour désirer le pouvoir si le pouvoir devait être acheté au prix d'un déshonneur réel ou même apparent. On peut dire sans exagération que, s'il se fût trouvé dans la position de Washington, il eût pu jouer le rôle de Washington, acceptant l'honneur et le pouvoir qu'il plaisait à ses compatriotes de lui donner, ne demandant et ne recherchant rien de plus. Il devait sympathiser avec le feu duc de Wellington, dont l'idée dominante semble avoir été de traverser la vie honnêtement et honorablement, acceptant dans toute son étendue la responsabilité qui lui était imposée, et ne cherchant jamais à accroître son fardeau. De pareils hommes sont d'une tout autre trempe que les ambitieux vulgaires avides de pouvoir et de satisfactions personnelles.

On sait que le Prince avait des goûts divers et des talents variés, et qu'il était un ardent admirateur de tout ce qui était beau dans la nature ou dans l'art. Peu à peu, cependant, il renonça à des distractions qui lui plaisaient, comme la musique et le dessin; non qu'il portât à ces occupations un goût moins vif que par le passé, mais parce qu'il se sentait appelé à s'occuper de plus en plus des. affaires publiques. Il ne pouvait s'occuper de ce qui lui plaisait le plus; il fallait faire ce que son devoir lui commandait, et le temps ne suffisait pas aux deux choses.

Encore un trait caractéristique du Prince, et qu'on ne retrouve pas toujours chez les hommes qui ont le sentiment du devoir très-développé : il avait l'aversion de tout ce qui ressemblait au préjugé et à l'intolérance. Il aimait à maintenir son esprit libre, prêt à admettre de nouveaux faits et de nouveaux arguments, et il s'attendait un peu à

voir tout le monde en faire autant. Son esprit était éminemment impartial, et il n'était jamais trop tard pour lui soumettre une idée nouvelle ou un fait inconnu qui pût influer sur la décision définitive qu'il était appelé à prendre. Il avait coutume, dans toutes les affaires importantes, de se livrer à des investigations minutieuses, de réfléchir patiemment, de discuter avec calme, et puis, après beaucoup de méditations, il en venait à la décision.

Une qualité bien rare à remarquer chez le Prince, c'était le plaisir qu'il prenait aux belles paroles ou aux belles actions des autres. Il s'en réjouissait et en parlait pendant plusieurs jours; que ce fût une noble action ou une noble parole d'un petit enfant ou d'un vieil homme d'État, il y prenait le même plaisir. Il jouissait de voir l'espèce humaine bien agir, en quelque occasion et en quelque manière que ce fût.

Cela est rare. On rencontre des gens qui savent

dire de nobles paroles, accomplir même de belles actions, mais qui n'aiment guère à s'appesantir sur les nobles paroles ou les grandes actions des autres. A dire le vrai, dans toute sa carrière le Prince fut de ceux qui savent confondre leur vie avec celle des autres, et vivre en eux comme en lui-même. On n'a jamais vu un exemple de dévouement plus sincère et plus chevaleresque que celui qu'il avait voué à sa royale compagne et à son pays d'adoption. Son principal but, sa plus chère espérance fut toujours de voir le règne de la Reine grand et glorieux, de voir son pays adoptif exceller dans les arts, dans la science, dans la littérature, et, ce qui lui était plus précieux encore, en prospérité sociale. Il se serait contenté de rester obscur si cette obscurité eût pu servir à ce grand objet de ses désirs.

L'amour qu'il portait à son pays adoptif ne l'empêchait pas de rester fort attaché à son pays

natal et au lieu de sa naissance. Il parlait de la manière la plus touchante, et avec une joie enfantine, des souvenirs de son heureuse enfance. Toute sa vie il s'attacha, dans une certaine mesure, à tous les lieux où il avait vécu. Sentiment naturel; partout où il vivait, il cherchait toujours à améliorer les hommes et les choses, et il s'attachait ainsi inévitablement à son œuvre.

Lorsqu'un biographe est chargé de retracer un beau caractère, il sait combien le monde est peu disposé à admettre sans restriction un grand éloge d'un être humain, quel qu'il soit, et il éprouve presque de la satisfaction d'avoir à noter quelque petit défaut chez son héros. C'est une manière de donner du relief au portrait et d'en augmenter la vraisemblance. Chez le Prince, ce défaut (si on peut le qualifier ainsi) consistait en une certaine timidité apparente, qu'il ne put jamais vaincre. On peut se demander, du reste, s'il est possible de vaincre

cette disposition, bien que les rapports fréquents avec le monde puissent apprendre à la dissimuler. On pourrait dire bien des choses pour expliquer et justifier cette timidité chez le Prince ; mais elle était réelle et elle empêchait certainement quelquefois d'apprécier et d'estimer, dès le début, ses grandes qualités à leur juste valeur. C'était la timidité d'une nature très-délicate, qui n'est pas sûre de plaire, et qui n'a ni la confiance ni la vanité qui entrent quelquefois dans des caractères en apparence plus séduisants.

L'effet de cette timidité s'accroissait de la sincérité rigide qui caractérisait le Prince. Il y a des gens qui se rendent populaires en s'exprimant toujours très-cordialement au delà de leur pensée. Ils sont *enchantés* de vous voir, ils se *réjouissent* d'apprendre les progrès de votre santé, et vous, sans demander ce qu'il y a au fond de ces phrases, vous êtes assez disposé à croire que votre santé est une

affaire importante à laquelle d'autres peuvent s'intéresser, et vous acceptez volontiers cet empressement un peu exagéré. Il n'y avait rien à attendre de ce genre de la part du Prince, rien qui ne fût fondé sur la sincérité la plus complète et la plus absolue. Sa nature délicate hésitait à dire tout ce qu'elle éprouvait; à plus forte raison ne pouvait-elle condescendre à feindre aucune apparence de sentiment qui ne fût pas fondé sur une réalité absolue.

Il est difficile de décrire le tempérament d'un homme, surtout lorsqu'il est d'une nature un peu complexe, comme celui du Prince. Son tempérament était joyeux, animé, heureux. Il remplissait de gaieté sa maison et sa famille. Pour avoir recours à une phrase commune, mais expressive, « il était la vie et l'âme de la maison. » En outre, le tempérament du Prince était fort égal; il n'était sujet ni aux exaltations ni aux abattements soudains. Cepen-

dant, pour justifier ce que nous disions tout à l'heure de ce qu'il y a de complexe dans le tempérament des hommes, il y avait, sous cet entrain du Prince et dans le fond de sa nature, une disposition non pas à la mélancolie, mais à la gravité, qui s'accrut un peu avec les années. Cette humeur pensive était née de ses longues réflexions sur les difficultés des affaires humaines et sur le sérieux de la vie.

L'auteur de cette introduction a souvent divisé les hommes, dans son esprit, en deux grandes classes qui lui paraissent séparées par un abîme de pensées et de sentiments. L'une de ces classes, si l'on peut s'exprimer ainsi, est sympathique à l'humanité; l'autre lui est hostile ou indifférente. Cette différence essentielle dans le caractère n'accompagne pas nécessairement la vertu ou le vice, l'optimisme ou l'abattement, l'amour de la justice ou la disposition à l'injustice; elle n'en est pas

l'effet, et elle a encore moins à faire avec les qualités intellectuelles. Elle dépend d'un instinct qui se rencontre ou qui manque dans la nature, d'une largeur et d'une chaleur de cœur qui se portent sur l'humanité tout entière. Le Prince appartenait éminemment à la première classe; il souhaitait le succès de tous les efforts humains, lorsqu'ils étaient honnêtes. L'amour de la critique, le goût des paradoxes, le désir de faire triompher son opinion, rien ne l'ébranlait dans son zèle ardent pour le bien de l'humanité. De là venait son ardente sympathie pour toutes les œuvres humaines, depuis celle de l'artisan jusqu'à celle du politique. On a tellement abusé, dans notre siècle, du mot de philanthropie, que nous en sommes las et n'en faisons plus de cas; mais le sentiment correspondant à ce beau terme reste, et c'était là ce que possédait le Prince. Dans nos situations diverses, nous reconnaissons tous la distinction que je viens de tracer entre ces deux

classes d'hommes. Nous savons tous, par exemple, lorsqu'il arrive un malheur public ou particulier, quels seront ceux qui s'en affligeront réellement et qui chercheront à le réparer, et quels seront ceux qui y trouveront matière à de vains commentaires, à des lamentations prétendues ou à un blâme orgueilleux. Si la nation était venue, comme un seul homme, au Prince dans un moment de malheur sérieux, elle eût trouvé en lui un ami dont la seule pensée eût été : « Maintenant, qu'y a-t-il de mieux à faire? » car il était éminemment, comme je l'ai dit, sympathique à l'humanité, et tout ce qui touchait les autres le touchait, et de très-près.

Le Prince avait horreur de la flatterie. J'emploie à dessein ce mot « d'horreur. » Le docteur Johnson dit quelque part que la flatterie témoigne au moins du désir de plaire et peut réclamer à ce titre quelque valeur; mais le Prince ne la regardait pas à ce point de vue. Elle le faisait frissonner;

il cherchait à s'en éloigner le plus vite qu'il pouvait. La flatterie lui donnait tout simplement des nausées.

Le vice, en général, avait le même effet sur lui. Son aspect l'accablait, l'attristait, lui faisait horreur. Dans sa tolérance, il pouvait excuser les vices des individus, mais il détestait le mal en lui-même.

Ce qui était, à tout prendre, le plus odieux au Prince, c'était la bassesse. Il ne pouvait supporter de voir des hommes animés par des motifs bas. Remarquablement désintéressé lui-même, il comprenait à peine l'égoïsme chez les autres, et lorsqu'il le reconnaissait, il en avait dégoût. Les conditions rédigées par le Prince pour le prix donné par Sa Majesté à *Wellington College*, le caractérisent parfaitement. Ce prix n'est destiné ni à l'élève le plus instruit, ni à l'élève qui a commis le moins de fautes, ni à l'élève le plus régulier, le plus actif et le plus prudent; il est destiné à l'élève

animé par les sentiments les plus nobles, à celui qui promet de devenir un homme de grand cœur et d'une nature élevée.

Le Prince était profondément religieux, -mais sans avoir la plus légère apparence de bigoterie ou d'esprit de secte. Une foi sincère aux grandes vérités de la religion s'unissait chez lui à une grande tolérance pour ceux qui s'efforçaient, à leur manière, d'arriver à ces grandes vérités. Ses idées religieuses ne l'amenaient pas à se séparer des autres hommes, et sur ces grandes questions il cherchait plutôt à trouver l'unité dans la diversité qu'à exagérer les petits dissentiments. Il travaillait ainsi à s'unir à tous ceux qui recherchaient sérieusement la vérité religieuse.

Tout observateur de l'humanité a connu des hommes qui cultivent la science sans l'aimer. Ils ont lu tous les grands ouvrages de littérature sans en être jamais profondément touchés. Ils peuvent

savoir à merveille les langues classiques, et cependant ils n'ont l'air d'aimer ni leur Horace ni leur Virgile. Le sentiment de la beauté de ces auteurs n'a pas pénétré dans leur esprit. Ils ne voient pas que ces maîtres du style ont exprimé une idée une fois pour toutes, tandis qu'un pauvre étudiant sent peut-être vivement ce mérite, et que Virgile, Horace, Ovide sont vraiment à lui. Le même fait se retrouve dans la science, dans le droit, dans la médecine. On rencontre des gens qui connaissent à fond leur art ou leur science, mais qui n'ont pas l'air d'en avoir le cœur touché. Leurs connaissances ne les conduisent pas à l'ensemble de la nature. C'est pour eux un commerce plutôt qu'une science ou un art. Le Prince n'était point dans ce cas. La beauté intellectuelle de la science faisait sur lui une singulière impression, comme il le disait un jour à Celle dont la sympathie avec lui était parfaite : « Pour moi, une longue





« série de raisonnements bien enchaînés me fait « l'effet d'un bel air de musique; vous ne pou- « vez imaginer le plaisir que j'y prends. » Ce n'était pas tout. Il était de ces rares admirateurs de la vérité qui portent leurs affections jusque dans les connaissances qu'ils acquièrent. Il aimait l'instruction à cause du bien qu'elle pouvait faire à l'espèce humaine, et jamais homme ne sympathisa plus complétement, de nos jours, avec cette magnifique exclamation de Bacon, lorsque le grand chancelier s'écrie :

« La science n'est pas un lit de repos pour un esprit agité et investigateur; ce n'est pas une terrasse avec une belle vue destinée aux promenades d'un esprit capricieux et variable; ce n'est pas une haute tour sur laquelle puisse s'élever et se satisfaire un esprit orgueilleux; ce n'est pas une forteresse ou un terrain choisi pour lutter et se battre; ce n'est pas une boutique pour y com-

mercer et y faire profit : c'est un riche magasin ouvert pour la gloire du Créateur et le bien-être des hommes. Mais ce qui portera haut surtout et ennoblira le savoir, ce sera lorsque la contemplation et l'action seront plus étroitement unies qu'elles ne l'ont été jusqu'à présent et paraîtront dans une conjonction analogue à celle des deux planètes les plus élevées, Saturne, la planète du repos et de la contemplation, et Jupiter, la planète de l'action et de la vie civile. »

C'était avec un sentiment analogue à celui qu'exprime ce passage que le Prince parlait, par exemple, des progrès des manufactures et de l'influence qu'elles exercent sur la santé et la vigueur des classes pauvres. C'était en vue du « bien-être de l'homme » que ce bon Prince s'intéressait surtout aux progrès de la science.

Il est toujours curieux de chercher à savoir comment les hommes remarquables par leurs con-

naissances ont trouvé, dans le monde pressé, affairé, inquiet, où nous vivons, le temps et les occasions nécessaires pour les acquérir. Quant au Prince, la réponse à cette question est particulièrement difficile. Le fait est que, s'il lisait beaucoup (et dans sa première jeunesse il avait beaucoup travaillé), il étudiait plus encore les hommes et la nature. Il n'apportait jamais une attention partagée ou indifférente aux choses qui valaient, à son avis la peine d'y regarder, ni aux gens qu'il croyait dignes d'être écoutés. Pour un esprit observateur, toujours à la recherche des lois générales, les moindres objets qu'il contemple sont pleins d'enseignements. Lorsque le Prince causait, il cherchait toujours à faire parler ses interlocuteurs de ce qu'ils savaient le mieux et de ce qu'ils pouvaient faire. Il entreprenait de leur faire dire le secret de leur métier; et très-habituellement, lorsqu'il avait eu une entrevue avec un

homme intelligent, celui-ci ne s'en allait pas sans avoir appris quelque chose du Prince, et le Prince quelque chose de lui. Les hommes toujours empressés ainsi d'acquérir des connaissances méritent d'y réussir, et leur savoir dépasse bientôt tout ce qu'on peut apprendre dans les livres, pour entrer dans une sphère plus élevée, comme le résultat d'observations attentives et minutieuses faites pour eux-mêmes et par eux-mêmes. Voilà comment s'explique tout ce que le Prince avait su acquérir de connaissances variées.

Si jamais il y eut en Angleterre un homme préoccupé des classes ouvrières, ce fut le Prince. Il comprenait la grande difficulté de notre temps à l'égard de cette classe, celle de lui procurer des habitations convenables. C'était un propriétaire bienveillant, et son premier soin était de bâtir dans ses terres de bonnes maisons pour tous ses travailleurs. Il avait fait une étude minutieuse de toutes

les maladies qu'on pouvait éviter aux classes pauvres en choisissant avec soin les matériaux employés à la construction de leurs habitations. En un mot, il était affectueux, réfléchi et attentif dans ses efforts pour assurer le bien-être des ouvriers. Sa persévérance dans cette préoccupation, comme sous bien d'autres rapports, est digne d'imitation. Il ne se lassait pas de la bienveillance; ce n'était pas pour lui le caprice d'un jour, c'était le but constant d'une vie entière.

L'amour du Prince pour l'art mérite d'être rappelé à part, car c'était quelque chose de particulier et d'individuel. Il voyait à travers l'art ce qui y était exprimé dans ses formes les plus élevées, le Beau. Il faisait moins de cas des imitations exactes de la vie journalière que du monde idéal que l'art cherche à interpréter et à représenter pour l'humanité. De là venait son goût pour des tableaux qui n'étaient peut-être pas des chefs-d'œuvre de dessin

ou de couleur, mais qui respiraient la vénération et l'amour, qui parlaient de quelque chose en dehors de la vie commune, de quelque chose de saint et de grand.

A ce besoin de voir interpréter l'idéal se joignait, chez le Prince, l'amour de l'art en lui-même, un plaisir causé par l'habile travail d'un dessin exécuté par lui-même ou par d'autres. Il dessinait bien, et ses connaissances en fait d'art étaient très-variées ; mais là n'était pas le point remarquable ; d'autres Princes ont été artistes ; c'était par son amour pour l'art, par la vivacité de ses sentiments sur ce que l'art pouvait faire et sur ses plus hautes destinées qu'il surpassait beaucoup d'hommes qui ont été eux-mêmes des artistes distingués et qui ont consacré leur vie à la culture de l'art.

Le Prince possédait aussi ce talent d'organisation qui devient presque un art, et dont il faisait preuve dans toutes les entreprises auxquelles il

mettait la main, et toutes les fois qu'on réclamait ses avis.

On peut donc dire avec justice que le Prince pénétrait, à un degré rare, dans les régions les plus élevées de l'art, par son goût pour l'imagination et l'idéal, par son appréciation de l'habileté et du travail manuel, et par son désir constant de bien organiser les œuvres d'art.

En énumérant les différentes branches de l'art auxquelles le Prince s'était voué et qu'il aimait à protéger, il faut faire tout particulièrement mention de l'agriculture, non-seulement à cause du grand intérêt qu'il y prenait et de l'habileté pratique qu'il y apportait, mais à cause des heureux résultats qu'ont atteints ses entreprises dans cette carrière. Pour ce qui regarde les chefs-d'œuvre de l'art, le Prince le plus sage, le patron le plus judicieux ne peuvent guère les faire produire. Ce fait dépend de la présence d'hommes ou de femmes

de génie à un certain moment, et la création de pareilles œuvres réside dans une région au delà et au-dessus du patronage le plus judicieux. Il n'en est pas de même pour l'agriculture, et le Prince peut réclamer l'honneur d'avoir eu une grande part aux progrès agricoles qui, heureusement pour notre pays, ont été si marqués et si rapides depuis vingt ans. Les hommes subissent toujours l'influence de leurs supérieurs, et l'empressement avec lequel le Prince a été l'un des premiers à apprécier l'utilité du drainage, à appliquer à la culture la force de la vapeur (force qui n'exige pas de nourriture lorsqu'elle reste à l'écurie après le travail de la journée) et à employer les ressources de la chimie pour l'agriculture pratique, a eu les plus heureuses conséquences. Beaucoup de personnes ont marché dans la voie que le premier personnage de l'Angleterre se montrait ainsi désireux d'ouvrir. S'il reste dans la Grande-Bretagne tant de terres

partiellement labourées ou presque point cultivées, si la nation anglaise a souvent à dépenser vingt ou trente millions sterling pour acheter du blé étranger, c'est un reproche qu'il faut faire à notre sagacité pratique, mais le Prince n'y est pour rien.

On a dit que, si on connaissait intimement la vie de chaque homme, on pourrait en tirer quelque grande leçon, et y remarquer telle ou telle tendance, qu'on pourrait chercher à corriger en soi-même en observant ses effets chez autrui. Je ne puis m'empêcher de croire que j'ai trouvé la leçon morale à déduire d'une étude de la vie du Prince ; cette morale ne peut s'appliquer qu'à un bien petit nombre de cas parmi les natures les plus élevées ; il se préoccupait trop de trop de choses.

En outre, pour lui plaire et pour le satisfaire, il fallait que toutes les choses auxquelles il regardait fussent faites dans la perfection. Le grand Allemand Gœthe avait le même défaut ou plutôt la même

exigence. Il prenait, en écrivant le plus petit billet, une peine excessive pour qu'il fût admirablement écrit. Il ne comprenait pas le mérite de l'à-peu-près, il fallait faire parfaitement tout ce qu'on avait à faire. Le Prince était du même avis. Qu'il s'agît du choix d'un bijou, de la place d'une statue, du dessin d'une allée, de l'arrangement d'une partie de plaisir, il fallait que son esprit fût satisfait, et il voulait que toutes choses arrivassent à la perfection dans leur genre.

De tels hommes, avec une aspiration si constante vers le beau et une idée si exagérée de ce qui doit être, ont besoin de posséder des forces physiques extraordinaires; sans quoi ils abusent de leurs facultés de réflexion et d'attention, et consument trop vite les éléments essentiels de la vie. Le Prince avait une très-bonne santé. Il était entré dans la vie avec une excellente constitution. Tous les principaux organes étaient bien développés chez

lui, à l'exception du cœur qui n'était pas tout à fait de force à supporter la tâche qui lui était imposée, en sorte que d'ordinaire le pouls était faible. C'est le système nerveux qui a été épuisé en lui par des efforts constants de travail et par une recherche continuelle de la perfection en toutes choses.

L'homme qui exige de lui-même une bonne raison pour tout ce qu'il fait et pense s'impose une tâche qui suppose une énergie presque surhumaine. Avec une soif inextinguible de connaissances, le Prince ne se contentait jamais de la surface, et lorsqu'on lui présentait une question, il se mettait à l'œuvre avec la résolution d'employer toutes ses facultés à la résoudre. Les personnes qui peuvent espérer l'appui d'un tel patron se plaisent à lui soumettre leurs embarras, et l'extrême bienveillance du Prince, sa prompte et vive sympathie lui interdisaient de repousser aucune des questions

qui pouvaient intéresser ses semblables. Je ne puis m'empêcher de croire que, sans ce trait de sa nature, que nous ne saurions nous empêcher d'aimer et d'admirer tout en le regrettant, il eût pu vivre encore de longues années, et rester le plus noble comme le plus utile soutien du trône, le plus actif promoteur de tout ce qui promettait au peuple un accroissement de bien-être et de prospérité.

Le Prince n'avait que quarante-deux ans lorsqu'il est mort, et la sagacité et la prudence qui lui avaient valu un juste renom s'étaient manifestées à un âge où beaucoup d'hommes, même parmi les plus distingués, sont loin de faire preuve de maturité dans leurs jugements. Cette mort prématurée rend également bien plus remarquable la quantité de connaissances qu'il avait acquises. A tout prendre, on peut dire qu'on a rarement entassé dans une vie plus de pensées, d'énergie et de préoccupations actives qu'il n'a fait dans la sienne.

Sa mort semble particulièrement prématurée à une époque où nous voyons de grands militaires, de grands hommes d'État, de grands magistrats se signaler et faire preuve, pour ainsi dire, de qualités nouvelles après avoir atteint les soixante-dix années décrites d'une manière si pathétique par le Psalmiste. Si le Prince avait atteint ce qu'on peut appeler une belle vieillesse, il serait infailliblement devenu l'homme d'État le plus accompli et le personnage le plus influent en Europe. On eût pu soumettre à son arbitrage les grandes querelles nationales, et son influence eût pu éviter des guerres funestes.

Le caractère des hommes est si compliqué, et il est si difficile, même en énumérant soigneusement toutes leurs qualités, d'arriver au fond de leur nature et de bien comprendre la personne même qu'il serait possible, en dépit de tout ce qui a été justement dit à l'éloge du Prince, qu'il n'eût

cependant pas eu un caractère très-aimable. On rencontre des gens contre qui il n'y a rien à dire, sur lesquels on pourrait très-justement écrire de très-brillants panégyriques, et qui ne sont pourtant ni agréables, ni attrayants, ni aimables. Ce n'était pas le cas pour le Prince. L'énumération de ses grandes qualités et de ses bonnes dispositions ne saurait donner une juste idée de cette nature particulièrement douce, affectueuse et sympathique. Ce genre de caractère est plus allemand qu'anglais, et on a souvent remarqué qu'il dominait dans la famille du Prince. Bien qu'il fût éminemment pratique, et par conséquent très-propre à vivre dans sa patrie adoptive, il possédait à un haut degré cette douceur, ce charme, cette nature romanesque particulières à sa race et sa nation, qui rendent les rapports si agréables et les relations de famille et de société si tendres.

Le Prince possédait enfin une qualité qu'on

peut remarquer, je crois, chez la plupart des hommes de génie ou de distinction : je veux dire une certaine simplicité enfantine. On a dit de tels hommes qu'intellectuellement ils ne vieillissent pas comme les autres. Il y a chez eux une certaine jeunesse, une certaine innocence de caractère, et une faculté de s'intéresser à tout ce qui les entoure que nous attribuons généralement à la fleur de la jeunesse. Il est fâcheux d'avoir à recourir à un mot étranger, mais c'est expliquer le caractère de pareils hommes que de dire qu'ils ne sauraient jamais devenir *blasés*. Ceux qui ont eu le bonheur de connaître le Prince admettront, j'en suis sûr, la vérité de cette remarque, et diront, comme moi, que ni les malheurs, ni la maladie, ni aucune autre forme des calamités humaines n'eussent pu endurcir sa nature sympathique, ou amortir dans son âme la préoccupation des grands intérêts de l'humanité. Son cœur serait toujours resté

jeune, et une grande preuve de cette vérité était le singulier attrait qu'il avait pour tout ce qui était jeune autour de lui.

Le Prince possédait un talent propre à le rendre populaire parmi la jeunesse, c'était son aptitude particulière pour l'enseignement. L'habileté avec laquelle il expliquait toutes choses, soit qu'il s'adressât aux jeunes ou aux vieux, attirait toujours l'attention ; et il n'eût pas été aisé de trouver, parmi les premiers maîtres et professeurs de notre temps, quelqu'un qui pût le surpasser dans l'art de donner, avec le moins de mots possible et sans employer aucun terme technique, une idée claire sur telle ou telle des difficiles questions scientifiques dont il s'était rendu maître, non-seulement pour son propre compte, mais pour l'avantage de tous ceux qui avaient le bonheur de l'écouter.

Celui de ses enfants qui était le plus capable de bien apprécier sa conduite envers tous ses

enfants, comme père et comme ami, a dit de lui :

« Dans aucune relation de la vie, la grandeur et la bonté de son caractère n'éclatent plus que dans l'éducation de ses enfants. Père judicieux, impartial et tendre, il était à la fois leur ami et leur maître, soutenant toujours par son exemple les préceptes qu'il cherchait à inculquer. »

Le mariage du Prince a été singulièrement heureux. Les goûts, les désirs, les espérances, les aspirations du royal ménage étaient les mêmes; leur respect et leur confiance mutuels allaient toujours croissant; leur affection devenait, s'il est possible, plus tendre et plus profonde avec chaque année de leur vie commune. Toujours unis dans leurs goûts domestiques comme dans leurs labeurs journaliers au service de l'État, et, à vrai dire, dans presque toutes leurs occupations, les fardeaux et les difficultés de la vie étaient ainsi allégés au moins de moitié pour l'une et l'autre des personnes si heureusement

unies par ce vrai mariage des âmes. Lorsque survint le coup fatal et que le Prince quitta le monde, on ne saurait concevoir un isolement plus complet et plus douloureux que celui où se trouva la personne qu'il laissait derrière lui, privée de cet époux qu'elle appelait elle-même « la vie de sa vie. »

Depuis sa mort, le principal besoin de Sa Majesté, son premier but a été d'accomplir les intentions du Prince, de réaliser ses espérances, de mener à bien ses entreprises, d'alléger autant que possible sa perte à un pays désolé et à des enfants orphelins. Ses sujets, qui n'ont pas cessé, depuis le premier moment de son deuil, d'éprouver pour elle la plus tendre sympathie, demandent constamment à Dieu de lui accorder la force nécessaire à cette grande épreuve, témoignant ainsi que ce qui n'est qu'une phrase pour la plupart des souverains est chez nous une réalité, et que la Reine est en effet, dans les cœurs, la mère de son peuple.

L'histoire sait qu'au moment de la mort prématurée du Prince, la douleur de la nation tout entière l'a accompagné au tombeau. C'était un hommage dû à ses grandes qualités publiques; mais, dans un cercle plus intime, les qualités attachantes de sa nature ont inspiré une angoisse plus amère et une affliction plus durable. Jamais homme n'a été plus pleuré par sa famille, par ses amis, par sa maison, par tous ceux qui avaient eu quelques rapports avec lui. C'est peut-être là le trait le plus frappant et la preuve la plus irréfragable de bonté et de grandeur de l'âme qu'on puisse citer en faveur d'un homme, car si nous lisons souvent sur les pierres des tombeaux le témoignage de l'immortel regret des familles et des amis, il n'est pourtant donné qu'à un bien petit nombre de personnes, parmi les fils des hommes, de laisser, dans la vie des autres, un vide qui ne se puisse remplir, et ce regret tendre et profond qui peut s'adou-

cir, mais qui ne s'effacera jamais dans leurs cœurs fidèles.

NOTE.

Il sera évident, pour les lecteurs de cette Introduction, que l'auteur a reçu le concours le plus précieux et le plus important des personnes qui, par leurs rapports constants avec le Prince-époux, étaient le mieux en mesure d'apprécier les grandes qualités qui éclataient dans sa vie de tous les jours, des membres de la maison royale qui le voyaient journellement, et surtout de la Reine Elle-même. C'est à Sa Majesté que l'auteur doit, sur le caractère du Prince, ces vues qui combinent une appréciation tendre et profonde avec le plus sincère désir d'exactitude et de fidélité. Nul n'aurait pu connaître les différents traits du caractère du Prince, tels qu'ils sont dépeints dans cette Introduction, s'il n'eût été instruit par Celle qui seule voyait, à la pleine lumière d'une affection parfaite, toute la beauté et tout le mérite de cet homme éminent.

Londres, octobre 1862.

I

SUR LA CHARGE DE GÉNÉRAL EN CHEF

DE L'ARMÉE ANGLAISE

I

SUR LA CHARGE DE GÉNÉRAL EN CHEF

DE L'ARMÉE ANGLAISE

L'essai qui précède n'est qu'une introduction aux discours du Prince-époux et une esquisse de son caractère. Il n'est point destiné à devancer la publication de sa vie. On n'y a donc point inséré, on n'a même pas fait allusion aux documents qui pourront être nécessaires au tableau de cette vie.

La Reine a cependant bien voulu consentir à faire une exception à cette règle. Parmi les manuscrits laissés par le Prince se trouve un mémorandum écrit de sa propre main sur un sujet d'une grande importance. Maintenant, hélas! ce mémorandum est encore plus important en ce qu'il jette un grand jour sur le caractère et la conduite du Prince. Dans ce document, il explique nettement sa situation, et expose pour ainsi dire le plan et le but de sa vie. Ses paroles en cette occasion sont comme une lampe placée dans les agrès d'un vaisseau, qui jette de longues traces de lumière sur les vagues, en avant et en arrière du navire, et indique la marche qu'il a suivie et celle qu'il va suivre, pendant qu'il continue sa course à travers les ondes noirâtres d'une mer capricieuse.

Nous avons retracé dans l'introduction un caractère dont on pourrait contester l'authenticité sous prétexte que l'éclat en est trop pur et que les

ombres sont trop faibles pour le contraste; nous y avons représenté le Prince comme un homme habitué au renoncement à soi-même. Ceux qui ont vécu avec lui savent qu'il en était ainsi; ils savent que la pratique du renoncement était habituelle dans toute sa vie. Mais le monde extérieur pourrait avoir quelque peine à croire à toute l'étendue de ce renoncement.

Après la lecture du document en question, on ne peut plus conserver de doute sur ce point. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus tentant pour un jeune homme, dans la situation où se trouvait le Prince, que de voir s'offrir sous sa main une position aussi grande et aussi nette que celle de commandant en chef de l'armée anglaise. Dans tout le cours du mémorandum, il est évident que le Prince sentait vivement la tentation tout en la repoussant. Ce n'était pas le froid refus d'un homme indifférent à ce qui lui est offert,

c'était l'austère sacrifice d'un homme rempli de la plus noble ambition, et qui serait ardemment disposé à accepter l'honneur et le travail qu'il se croit obligé de refuser.

Les circonstances retracées dans le mémorandum sont dramatiques, et, ne fût-ce que pour cette raison, elles seraient extrêmement intéressantes. Nous pouvons aisément nous représenter la tendre épouse déjà trop justement inquiète de la santé de son mari, le vieux Duc, avec son dévouement bien connu et éprouvé pour le trône, pressant le Prince, avec ses façons décidées, d'accepter ce poste si fort ambitionné, et le Prince le repoussant décidément et modestement comme une faveur qu'il ne devait pas accepter. Il y avait de la sagesse dans les motifs qui inspiraient cette proposition au vieil homme d'État et au vieux guerrier; mais ceux du jeune Prince, lorsqu'il refusait avec fermeté d'accepter l'offre, étaient inspirés par une plus haute sagesse;

c'était une sagesse qui ne procédait pas d'un calcul habile de ce que son intérêt bien entendu lui permettait, ni d'une appréciation exacte des conséquences, mais bien d'un instinct vertueux porté, dans un esprit chevaleresque, jusqu'au dévouement le plus élevé.

Depuis longtemps déjà le Prince avait mis en pratique la résolution annoncée dans le mémorandum, de confondre son existence individuelle dans celle de la Reine; il ne s'en est jamais départi; il ne s'en est jamais repenti; cette résolution a dominé sa carrière tout entière; elle l'a soutenu à travers de longues journées de travaux fatigants et sans intérêt; elle était devenue une partie de son être; il n'y a renoncé qu'avec son dernier souffle.

En lisant l'introduction qui précède ceci, bien des gens, qui n'ont rencontré dans la vie commune rien qui ressemblât au caractère du Prince, pourraient imaginer qu'il a été peint d'une main trop

partiale ; mais cette pensée disparaîtra lorsqu'on verra le Prince se peindre involontairement lui-même, et qu'on apprendra ainsi, d'après une autorité irréfragable, quel était le but, le sens et le parti pris de cette vie si bien employée.

En permettant la publication de ce mémorandum du Prince, la Reine est animée d'une autre intention que celles qu'on vient d'indiquer. Cette occasion permet à Sa Majesté d'exprimer, dans les termes les plus explicites et les plus étendus, ce qu'elle a désiré d'exprimer depuis bien des années. Durant la vie du Prince, la Reine a souvent éprouvé le besoin de faire connaître au monde l'appui toujours présent, vigilant, fidèle, inappréciable que lui prêtait le Prince-époux dans la conduite des affaires publiques. Même alors, Sa Majesté avait peine à garder le silence sur ce point ; elle trouvait insupportable de ne pas déclarer tout ce que son règne devait au Prince. Et maintenant la Reine ne peut

plus retenir l'expression des sentiments qu'elle éprouve depuis si longtemps ; elle veut proclamer la perte irréparable, pour le service public comme pour elle et pour sa famille, qu'a occasionnée la mort du Prince-époux.

Il est difficile d'imaginer, dans toute l'étendue de son amertume et de sa tristesse, la position de Sa Majesté, accoutumée, depuis tant d'années, à cet affectueux concours, et s'en trouvant tout d'un coup privée. La Reine sent profondément combien le chemin, devant elle, est sombre et désolé; mais c'est un chemin de devoir et de travail; elle essayera de le suivre avec la bénédiction de Dieu, en comptant sur la sympathie et sur le loyal attachement de son peuple ; elle craint seulement que ses pas chancelants ne laissent souvent apercevoir qu'il leur manque l'appui affectueux et tendre que Sa Majesté était accoutumée à recevoir en toute occasion du Prince, son bien-aimé mari.

Voici les circonstances qui précédèrent la rédaction de ce mémorandum par le Prince,

A la mort de sir J. Macdonald, adjudant général, au mois de mars 1850, on proposa d'attribuer les deux charges d'adjudant et de quartier-maître général à une seule personne qui prendrait le titre de « chef de l'état-major. » Le duc de Wellington fut en conséquence appelé à Windsor, et il s'ensuivit plusieurs conversations dans le cours desquelles le duc proposa de prendre des arrangements pour que le Prince succédât au poste qu'il occupait lui-même en qualité de commandant en chef de l'armée [1].

Nous donnons ici des extraits des minutes que le Prince avait conservées de ces conversations,

1. Le comte Russell a rendu compte, très-exactement et très-succinctement, des circonstances ci-dessus rapportées et de la conduite du Prince à cette occasion, dans son discours à la chambre des communes, le 31 janvier 1854.

en tant qu'elles se rapportaient à cette proposition.

« Château de Windsor, 3 avril 1850.

« Je suis allé hier voir le duc de Wellington dans sa « chambre après son arrivée au château, et la con- « versation est bientôt tombée sur la question de la « place vacante d'adjudant général. Je demandai « au duc qui il comptait recommander. Il me dit « qu'il avait reçu sur cette question une lettre « où l'on conseillait de réunir les deux charges d'ad- « judant général et de quartier-maître général, et il « me donna à lire sa réponse. Il me dit ensuite qu'il « croyait nécessaire que nous regardassions un peu « à l'avenir. Il avait plus de quatre-vingts ans; « le mois suivant il entrerait dans sa quatre-vingt- « deuxième année. Grâce à Dieu, il était fort et

« bien portant, et prêt à tout faire; mais il ne pou-
« vait pas durer éternellement, et, dans le cours
« naturel des choses, nous devions nous attendre à
« un changement avant qu'il fût longtemps. Tant
« qu'il était là, il faisait lui-même l'office de toutes
« les charges... Quant à créer une nouvelle charge
« en réunissant les fonctions de l'adjudant général et
« du quartier-maître général dans la personne d'un
« chef d'état-major, comme cela se faisait dans cer-
« taines armées étrangères, ce serait charger deux
« personnes différentes des mêmes fonctions, ce qui
« ne pourrait pas aller. Le chef d'état-major serait
« obligé de subdiviser son office en deux parties;
« celle de l'adjudant général et celle du quartier-
« maître général, en sorte qu'on n'y aurait rien
« gagné.

« Cependant le duc verrait le plus grand avan-
« tage à nommer un chef d'état-major si, après
« sa mort, on pouvait faire l'arrangement qu'il

« avait toujours désiré et qui lui paraissait le meil-
« leur, c'est-à-dire *que je prisse le commandement*
« *de l'armée.*

« Il savait bien que je ne pourrais pas m'en tirer
« sans un chef d'état-major qui serait responsable
« devant le public, et qui conduirait les communi-
« cations officielles avec les autres branches du
« gouvernement. Dans cette vue, il était disposé à
« monter la machine sur-le-champ, et il était sûr
« du succès...

« Je répondis au duc que j'aurais bien de la
« peine à me résoudre à me charger d'une si grande
« responsabilité, que je ne savais pas si j'y serais
« propre, n'ayant nulle expérience militaire (ce à
« quoi le duc répondit qu'avec de bonnes et hon-
« nêtes intentions on faisait bien des choses, et qu'il
« n'avait pas la moindre inquiétude sur ce point),
« et que je n'étais pas sûr de pouvoir en accomplir
« les devoirs sans négliger mes autres occupations,

« n'étant pas disposé à entreprendre ce que je ne « pouvais pas exécuter, et ne sachant pas quel « temps et quel degré d'attention exigeraient ces « fonctions nouvelles.

« Le duc répondit qu'elles exigeraient certaine- « ment du temps et de l'attention, car rien ne pour- « rait se faire sans que je le susse et sans que j'en « donnasse l'ordre, mais que le chef d'état-major « serait chargé des détails. Il avait soigneusement « réfléchi à tout cela, et se chargeait de faire mar- « cher la machine. Il avait toujours soutenu en prin- « cipe que l'armée devait être commandée par le « souverain, et il cherchait à faire accorder la pra- « tique avec la théorie en s'enquérant scrupuleuse- « ment du bon plaisir de la Reine sur tous les « points, avant d'agir. Mais après lui, il ne voyait « aucune sécurité, à moins que je ne prisse moi- « même le commandement en main, suppléant ainsi « à ce qui manquait au jeu constitutionnel de la

« théorie, par cette circonstance que le souverain ac-
« tuel était une femme. Strictement, j'aurais la res-
« ponsabilité constitutionnelle de mes actes, mais le
« chef d'état-major en serait responsable devant le
« monde en général, et il fallait par conséquent
« choisir pour cet emploi l'homme du plus grand
« nom et du plus grand poids dans l'armée. Il
« répéta qu'il croyait cet arrangement le plus dési-
« rable de tous, et qu'il se chargeait de l'organiser
« immédiatement dè son mieux... Je lui demandai
« de me laisser le temps de réfléchir à sa propo-
« sition.

« Dans la soirée, la Reine donna une audience
« au duc de Wellington ; j'étais présent. Après
« avoir débuté en disant qu'il tenait extrême-
« ment à faire savoir et sentir à la Reine tout ce
« qu'il savait et sentait à ce sujet, en un mot, *à*
« *penser tout haut*, le duc répéta ce qu'il m'avait
« dit dans la matinée, et nous discutâmes la ques-

« tion plus à fond. Je dis qu'il y avait plusieurs « points à considérer encore... L'offre était si ten- « tante pour un jeune homme que je me croyais « obligé de regarder de très-près à toutes les ob- « jections, afin d'arriver à prendre le bon parti... « La Reine, comme femme, n'était pas toujours en « état d'accomplir les nombreux devoirs qui lui « étaient imposés; d'ailleurs, elle n'avait point de « secrétaire particulier qui pût travailler pour elle, « comme en avaient eu les souverains précédents. « J'étais la seule personne qui l'aidât et qui pût « l'aider dans les travaux multipliés imposés inces- « samment à un souverain. Je serais donc bien fâché « d'entreprendre des devoirs qui pussent tellement « concentrer mon temps et mon attention sur un « seul département que mon service général pour « la Reine vînt à en souffrir... La Reine ajouta que « je travaillais déjà plus qu'elle ne le trouvait « bon et qu'elle ne le croyait bon à ma santé,

« ce que je n'admettais pas[1], répondant qu'au « contraire les affaires augmentaient naturellement « avec le temps, et devaient augmenter si le sou-

1. Cette préoccupation de la Reine, qui craignait de voir la santé du Prince s'altérer par suite de son excessive assiduité aux affaires publiques, continua naturellement de s'accroître.

En 1860, lorsque la Société des Arts renouvela la proposition d'une seconde exposition internationale, la Reine écrivit à lord Granville, à l'insu du Prince, pour exprimer vivement son espoir que lui, lord Granville, ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour éviter que la responsabilité et les fatigues de la direction de l'entreprise ne vinssent à retomber sur Son Altesse Royale.

La Reine sentait profondément la nécessité de détourner tout accroissement du lourd fardeau déjà imposé au Prince par le secours et l'appui (chaque jour plus nécessaires) qu'il lui apportait dans le maniement des affaires publiques, et Sa Majesté était convaincue qu'il ne pourrait entreprendre la tâche qu'il avait déjà accomplie une fois en amenant la première Exposition à bonne fin, sans altérer cette santé qui était si précieuse, non-seulement pour elle-même et pour sa famille, mais pour le pays et même pour le monde.

« verain accomplissait fidèlement ses devoirs envers « le pays, mais que je tenais à ce que le fardeau « qui retombait sur elle ne fût pas plus lourd qu'il « n'était indispensable.

« Le duc parut frappé de cette considération, « et dit qu'il ne l'avait pas négligée, mais que « peut-être n'y avait-il pas attaché assez d'im- « portance, et qu'il y réfléchirait de nouveau.

« Nous finîmes par convenir que nous ne pou- « vions décider cette question d'une manière satis- « faisante, à moins de savoir exactement les devoirs « à remplir, et la Reine chargea le duc de rédiger « un mémorandum détaillé sur ces devoirs, en y « exprimant ses opinions générales, afin que nous « pussions fonder notre décision sur cette pièce. « Le duc nous promit de le faire. »

« Château de Windsor, 6 avril 1850.

« Après bien des réflexions sur la proposition « du duc de Wellington, je me suis rendu hier ma« tin dans sa chambre pour lui faire une visite; « j'ai trouvé son mémorandum prêt, et il me l'a « remis. Après l'avoir lu, je lui dis que j'avais be« soin de considérer l'ensemble de ma position, « comme époux et comme conseiller confidentiel « d'une Reine. Son intérêt et son avantage devaient « passer avant tout le reste; toutes les autres con« sidérations devaient rester secondaires et se su« bordonner au bien des affaires de la Reine. La « question était donc simplement de savoir si je « n'affaiblissais pas mes moyens de remplir tous les « devoirs de cette position constitutionnelle, devoirs « politiques, sociaux et moraux, en me vouant à une

« occupation spéciale, quelque importante qu'elle « pût être; je craignais que ce ne fût l'effet de ma « nomination au poste de commandant en chef. Il « était vrai que le sexe de la souveraine affaiblis- « sait ses relations avec l'armée, et que le soin de « suppléer à cet inconvénient reposait déjà sur « moi. Ce serait bien plus encore lorsque l'appui « que le duc accordait à la couronne viendrait mal- « heureusement à nous être retiré. Mais je me de- « mandais s'il ne serait pas possible d'atteindre ce « but sans que je devinsse spécialement respon- « sable du commandement de l'armée. Il n'était « aucune branche des affaires publiques où je ne « donnasse mon aide à la Reine, etc., etc.

« Le duc répondit qu'il comprenait la nécessité « d'envisager ma situation dans son ensemble. Il « en sentait l'extrême difficulté et la délicatesse, et « il eut la bonté de me dire qu'il approuvait la ma- « nière dont je m'en étais tiré jusqu'alors, et que

« le public me rendait pleine justice. Je lui deman-
« dai de me laisser le temps de la réflexion, en
« disant que j'avais besoin d'étudier son mémoran-
« dum, et que je lui écrirais à ce sujet. »

Deux jours après, le Prince écrivit au duc une lettre dont voici des extraits :

« Mon cher duc,

« La Reine et moi, nous avons examiné à fond
« votre proposition d'unir les fonctions d'adjudant
« général et de quartier-maître général sur la tête
« d'un chef de l'état-major, dans le but de me faci-
« liter, par la suite, la prise de possession du com-
« mandement de l'armée... J'ai réfléchi avec le plus
« grand soin sur la question de savoir s'il était avan-
« tageux ou non que je prisse le commandement de
« l'armée, et je suis arrivé à cette conclusion que
« ma décision devait être purement et simplement

« guidée par la question de savoir si cela serait « utile ou si cela ferait tort à ma position comme « époux de la Reine, et à l'accomplissement des de- « voirs que cette position m'impose.

« Cette position est particulière et très-délicate. « Bien qu'une femme ait sur le trône de grands « désavantages en comparaison d'un roi, cepen- « dant, si elle est mariée et que son mari com- « prenne et accomplisse ses devoirs, sa position a « d'autre part beaucoup d'avantages qui compen- « sent les inconvénients, et, à la longue, elle se « trouvera peut-être plus forte qu'un souverain. « Mais ceci exige que le mari confonde absolument « son *existence individuelle* avec celle de sa femme, « qu'il ne prétende à aucun pouvoir personnel ou « séparé, qu'il évite toute ostentation, qu'il ne « prenne aux yeux du public aucune responsa- « bilité personnelle; il faut que sa position fasse « partie de celle de sa femme, qu'il comble les

« vides qu'en sa qualité de femme elle est néces-
« sairement obligée de laisser dans l'exercice de
« ses fonctions royales, qu'il surveille attentivement
« et continuellement toutes les branches des affaires
« publiques, afin d'être en mesure de la conseiller
« et de l'assister à tout moment dans les nombreu-
« ses et difficiles questions qui lui sont soumises,
« et dans les devoirs internationaux, politiques,
« sociaux ou personnels qu'elles imposent. Comme
« chef naturel de sa famille, surveillant de sa mai-
« son, unique confident et conseiller politique,
« unique appui dans ses communications avec les
« chefs de son gouvernement, il n'est pas seule-
« ment le mari de la Reine, il est le gouverneur
« des enfants royaux, le secrétaire particulier de
« la souveraine et son ministre permanent.

« Serait-il compatible avec cette situation d'en-
« treprendre la direction et l'administration d'une
« branche très-importante du service public, et la

« responsabilité individuelle qui s'y rattache, de « devenir un agent du pouvoir exécutif de la cou- « ronne, de recevoir les ordres de la Reine par « ses secrétaires d'État, etc.? Je suis sûr que, si je « me chargeais une fois de cette responsabilité, je ne « me contenterais pas de laisser les affaires et le « véritable travail entre les mains d'un autre (le « chef de l'état-major), et que je me croirais « obligé d'y regarder moi-même. Mais tandis que « j'accomplirais ainsi des devoirs que tout officier « général capable remplirait, j'en suis sûr, mieux « que moi, parce qu'il aurait acquis sur le champ « de bataille une expérience que je ne possède « pas, je laisserais de côté une foule de devoirs « très-importants pour le bon état des affaires de « la Reine, et que je puis *seul* accomplir. Je crains « donc d'être obligé de repousser l'idée séduisante « de prendre le commandement de l'armée an- « glaise. »

II

DISCOURS DU PRINCE-ÉPOUX

II

DISCOURS DU PRINCE-ÉPOUX

DISCOURS

PRONONCÉ A LA RÉUNION DE LA SOCIÉTÉ POUR L'AMÉLIORATION DE LA CONDITION DES CLASSES OUVRIÈRES.

(18 mai 1840.)

Mesdames et Messieurs,

Lorsqu'il y a quatre ans cette Société pour l'amélioration de la condition des classes ouvrières

s'est établie sur ses bases actuelles, j'ai accepté avec grand plaisir l'offre d'en devenir président.

J'ai vu dans cette offre la preuve que vous appréciez toute ma sympathie et mon intérêt pour cette classe de la société qui porte la plus lourde part des travaux et reçoit la plus petite part des jouissances de ce monde. J'ai cru qu'un grand bien pourrait résulter des efforts d'hommes considérables et parfaitement désintéressés pour venir en aide à ceux qui ont besoin de conseils et d'un appui que des amis seuls peuvent offrir utilement.

Votre Société a toujours eu cet objet en vue, et a toujours travaillé dans cette direction. Vous savez tous qu'elle a fondé des maisons d'habitation-modèles, des fonds pour les prêts, et qu'elle a établi, dans certaines parties du pays, un système d'allocations de terres; mais elle a pris soin de donner seulement des exemples et des modèles, sachant qu'aucun progrès sérieux ne peut s'opérer que

par les efforts des classes ouvrières elles-mêmes.

Je viens de la maison d'habitation-modèle dont nous célébrons aujourd'hui l'ouverture, et je suis convaincu que son existence amènera graduellement un changement complet dans l'installation domestique des classes ouvrières, car elle leur montrera comment on peut joindre à une véritable économie des avantages que bien peu d'ouvriers ont possédés jusqu'à présent, tandis qu'elle apprendra aux capitalistes qu'ils peuvent placer leurs fonds avec un grand profit pour eux-mêmes, en procurant en même temps à leurs frères pauvres les avantages dont je viens de parler.

N'en doutez pas : les intérêts des classes trop souvent mises en contraste sont identiques, et l'ignorance seule les empêche de s'unir à leur avantage mutuel. Tous les philanthropes doivent tendre à dissiper cette ignorance, et à montrer comment l'homme peut aider l'homme, quelles que

soient les complications de la société civilisée; c'est tout particulièrement le devoir de ceux qui jouissent, par la bénédiction de la divine Providence, des bienfaits du rang, de la richesse et de l'éducation.

Ayons soin d'éviter toute apparence d'intervention entre les travailleurs et les maîtres; nous effaroucherions le capital, nous détruirions l'indépendance de pensée et d'action qui doit rester à chacun si on veut qu'il puisse travailler à son propre bonheur, et nous porterions atteinte à la confiance qui permet seule de contracter des engagements profitables aux diverses parties.

Dieu a créé l'homme imparfait; il lui a laissé de nombreux besoins comme pour nous stimuler tous à des efforts individuels, et pour nous faire sentir que l'union des efforts et l'action commune peuvent seules suppléer à ces imperfections et satisfaire ces besoins. Ceci suppose la confiance en

soi-même et la confiance réciproque. Notre Société regarde comme son devoir le plus sacré d'indiquer la voie où les efforts individuels peuvent se porter avec la plus grande efficacité, et d'encourager cette confiance de laquelle dépend notre empressement à nous aider les uns les autres.

Nous n'avons déployé aucune ostentation de charité ou de munificence; nous n'avons pas prétendu devenir les arbitres du sort de milliers d'hommes; nous avons voulu seulement exécuter tranquillement quelques plans d'amélioration sociale; la Société a seulement voulu donner des exemples que la masse pourra suivre.

On va vous lire le rapport des travaux de l'année passée.

Je dois dire, j'espère que je puis dire que la Société a fait des progrès satisfaisants vers l'accomplissement de son but; elle le doit surtout à la bien-

veillance, à la grande expérience et au zèle infatigable de lord Ashley.

Nous pensons maintenant à élever une maison modèle pour l'habitation des familles. Je ne doute pas que cette réunion ne nous mette en mesure d'accomplir cette intention, et que l'attention du public ne se porte de plus en plus sur les objets que nous avons en vue.

DISCOURS

PRONONCÉ A LA RÉUNION DE LA SOCIÉTÉ DE PRÉVOYANCE

ET DE SECOURS POUR LES DOMESTIQUES.

(16 mai 1849.)

Messieurs,

L'objet qui nous réunit aujourd'hui n'est pas une œuvre de charité, mais bien de conseils et de secours amicaux à offrir à une classe importante et nombreuse de nos compatriotes.

Qui n'éprouverait le plus profond intérêt pour le bien-être de ses domestiques? Quel est le cœur

auquel manquerait la sympathie pour ceux qui nous servent dans les besoins journaliers de la vie, qui nous soignent dans la maladie, qui nous reçoivent lors de notre première apparition dans le monde et étendent leurs soins jusqu'à nos restes mortels, qui vivent sous notre toit, qui forment notre maison et font partie de notre famille?

Cependant, les enquêtes prouvent que, dans cette métropole, la plupart des habitants des maisons de travail sont des domestiques.

Je suis convaincu que ce fait effrayant ne dépose ni d'un défaut de bonté et de générosité chez les maîtres à l'égard de leurs domestiques, ni de vices chez ceux-ci; c'est la conséquence naturelle de la situation particulière dans laquelle les domestiques se trouvent placés, traversant, durant leur vie, des périodes pendant lesquelles ils partagent le luxe d'un maître opulent, pour arriver ensuite à des moments pendant lesquels ils n'ont pas

même le moyen de gagner suffisamment pour leur subsistance de chaque jour.

En présence de ces vicissitudes, c'est un devoir, pour les maîtres et pour les domestiques, de chercher de concert quelque moyen de défendre le domestique, dans le cours de sa vie, contre les tentations de la prospérité et contre les souffrances des mauvais jours. C'est dans cet esprit que je me suis réjoui de cette réunion, et que j'ai consenti volontiers à la présider, afin de prêter mon concours aux intentions de la Société de prévoyance et de secours pour les domestiques.

Je crois cette Société fondée sur un principe vrai, car elle émane d'une appréciation exacte de la nature humaine qui oblige tout homme à assurer lui-même son bonheur par ses propres efforts et d'après son libre choix, et qui l'empêche d'attacher un grand prix à la prospérité que d'autres lui ont acquise et même d'en éprouver une vive satis-

faction. Cette Société est fondée sur un principe vrai, car elle cherche à tracer un plan d'après lequel, à force de prévoyance, de sacrifices et de persévérance, non-seulement le serviteur peut améliorer sa situation physique et morale, mais le maître peut apprendre à bien diriger son zèle et à aider le domestique dans ses efforts pour s'assurer des ressources en cas de maladie, de vieillesse et de défaut d'occupation. Elle est fondée sur un principe vrai, car son système financier ne tente point le domestique par la perspective d'avantages insensés qui tendraient à transformer sa prévoyance en une sorte de jeu, ni par des réunions joyeuses qui le conduiraient à des dépenses indéfinies, ni par le privilége de devenir candidat pour obtenir certains prix, ce qui l'amènerait à une grande perte de temps et à toutes les agitations d'une lutte électorale.

Tels sont cependant les caractères de certaines

institutions auxquelles les domestiques et beaucoup de personnes dans les classes ouvrières ont donné leur confiance. Que peut-il y avoir de plus douloureux que de voir les banques faire faillite, et les institutions de ce genre se dissoudre en détruisant les perspectives d'avenir de ces malheureux, en les plongeant tout à coup dans la misère, et en ruinant ainsi chez les autres toute confiance dans l'honnêteté ou la sagacité de ceux qui leur prêchent les avantages de la prévoyance?

Qu'ils se rappellent bien que, s'il leur convient de s'embarquer dans des spéculations financières, s'ils ont le goût des réunions joyeuses, s'ils réclament le droit de gouverner leurs affaires personnelles, ils ne doivent pas risquer sur une seule carte toute leur existence pour l'avenir, toute la prospérité de leurs familles. Qu'ils n'oublient jamais que leurs économies sont des capitaux, que les capitaux ne peuvent rapporter qu'un certain intérêt, et

que tout avantage offert au delà de cet intérêt doit être acheté par des risques équivalents pour le capital même.

Les avantages financiers que cette Société offre aux domestiques reposent sur le crédit du pays, sur la foi du gouvernement, et ils sont réglés par un acte du Parlement sous le nom « d'Acte des rentes viagères différées. » Les voici en peu de mots : « D'après des tables publiées que j'ai sous les yeux, les personnes dont le revenu fixe ne s'élève pas à 150 liv. sterl. par an, peuvent acheter, par petits versements, des rentes viagères qui ne pourront rester sans payement moins de dix ans, et qui, au delà de cette période, pourront commencer à porter intérêt, à l'époque qu'il plaira au dépositaire d'indiquer. Aucune rente ne peut dépasser 30 liv. sterl., mais chacun peut acheter des rentes séparées pour sa femme ou pour chacun de ses enfants ayant atteint l'âge de quinze ans. S'il vient à vou-

loir retirer son argent avant le moment fixé pour le payement de la rente, l'argent lui sera rendu; s'il vient à mourir avant cette époque, le dépôt sera remis à ses héritiers. En pareil cas, il n'y aura d'autre perte que celle de l'intérêt sur l'argent déposé. »

Bien que cette mesure bienfaisante et sage remonte à la troisième année du règne du roi Guillaume IV, je vois, à mon grand regret, que, durant tout cet intervalle, six cents personnes seulement ont su profiter de ses avantages. Je ne vois d'autres raisons de ce faible succès que l'ignorance où l'on est en général sur l'existence de l'acte, ou la crainte qu'on éprouve au sujet des lois et des actes du Parlement dont on ne comprend pas les termes techniques et compliqués. J'ai entendu dire aussi, et je n'y crois guère, que les domestiques ont peur que leurs maîtres ne réduisent leurs gages en apprenant qu'ils peuvent acheter des rentes sur leurs

économies. J'ai meilleure idée de la disposition des maîtres en général, et je suis convaincu que souvent rien ne contrarie plus leur libéralité que l'idée, parfois assez fondée, qu'un accroissement de gages, au lieu de pousser les domestiques à l'économie, les conduit à la dépense.

C'est l'un des principaux objets de cette réunion d'attirer l'attention publique sur cet acte des « rentes viagères différées; » et le principal objet de cette Société est de devenir un intermédiaire pour les domestiques, afin de leur en assurer les bénéfices sans risque, sans frais et sans embarras.

Les autres projets sont d'élever une maison pour les servantes sans place; l'utilité de cette institution nécessite à peine un mot de recommandation; de fournir des logements respectables aux domestiques hommes que leurs maîtres ne logent pas, et d'établir, pour les domestiques en général, un registre qui puisse former en même temps un

bureau d'annonces pour leurs services et un recueil de certificats qu'ils obtiendront sur leur demande.

Tous ceux qui savent les ennuis et les inconvénients qui découlent du système actuel des « certificats pour les domestiques, » verront sur-le-champ l'importance qu'il peut y avoir à établir une institution par laquelle le domestique sera protégé contre la ruine que peut lui causer le caprice d'un seul maître chez lequel il peut n'avoir passé qu'un court espace de temps, et qui mettra aussi le maître à l'abri des risques que peut lui faire courir un certificat arraché à la faiblesse d'un maître précédent par les importunités d'un mauvais domestique. C'est, d'ailleurs, un avantage sérieux à offrir aux domestiques que de les mettre en mesure de faire appel à une longue liste de services passés pour effacer les mauvais effets d'une seule faute.

Si nous pouvions réussir à engager le public à bien examiner toutes ces questions, nous aurions

la satisfaction d'avoir fait faire un pas aux intérêts de la classe la plus nombreuse dans la population de l'Angleterre, comme nous l'apprend le dernier recensement.

J'invite maintenant le secrétaire à vous exposer plus en détail les divers points que je me suis borné à effleurer.

DISCOURS

PRONONCÉ AU BANQUET DONNÉ PAR LE TRÈS-HONORABLE LORD-MAIRE, THOMAS FARNCOMBE, AUX MINISTRES DE SA MAJESTÉ, AUX AMBASSADEURS ÉTRANGERS, AUX COMMISSAIRES ROYAUX DE L'EXPOSITION DE 1851, ET AUX MAIRES DE CENT QUATRE-VINGTS VILLES, A MANSION-HOUSE.

(21 mars 1850.)

Mylord maire,

Je vous suis sincèrement reconnaissant de la bienveillance que vous avez mise à porter ma santé, et à vous, Messieurs, de la cordialité avec laquelle vous avez accueilli cette proposition.

C'est en effet pour moi une grande satisfaction de voir l'idée que j'avais émise, et qui me paraissait importante, rencontrer un concours et une approbation si universelles, car cela me prouve que mes vues sur les exigences particulières de notre temps répondent aux sentiments et aux opinions du pays.

Messieurs, je crois qu'il est du devoir de tout homme instruit de considérer attentivement et d'étudier le temps où il vit, afin d'apporter, autant qu'il est en son pouvoir, sa modeste part d'efforts individuels à l'accomplissement de ce qu'il croit être le dessein de la Providence.

Personne, parmi ceux qui ont consacré quelque attention aux traits particuliers de notre époque, ne peut douter un moment que nous ne nous trouvions dans une période de transition merveilleuse qui tend rapidement vers le but indiqué par l'histoire tout entière, *la réalisation de l'unité de l'es-*

pèce humaine; non d'une unité qui renverse les limites et fasse disparaître les traits caractéristiques des différentes nations sur la face de la terre, mais plutôt d'une unité qui sera le résultat et l'effet de ces variétés mêmes et de cet antagonisme dans les qualités nationales.

Les distances qui séparaient les différentes nations et les différentes parties du globe disparaissent rapidement devant les chefs-d'œuvre des inventions modernes, et nous pouvons les parcourir avec une facilité incroyable; on connaît les langues de toutes les nations, et chacun peut les apprendre; la pensée se communique avec la rapidité et même par la puissance de l'éclair. D'autre part, le grand principe de la division du travail, qu'on peut appeler le principe moteur de la civilisation, se répand dans toutes les branches de la science, de l'industrie et de l'art.

Tandis qu'autrefois les facultés intellectuelles

les plus puissantes visaient à la science universelle, et que cette science était répartie entre peu de gens, ces facultés se concentrent maintenant sur des points spéciaux, et, dans ces spécialités, sur des détails minutieux ; mais les connaissances acquises deviennent sur-le-champ la propriété de la société en général ; là où les découvertes étaient autrefois enveloppées dans le secret, la publicité du temps présent a cet effet qu'à peine une découverte ou une invention a-t-elle eu lieu qu'elle est aussitôt perfectionnée et dépassée par les efforts des concurrents. Les productions de toutes les parties du monde se trouvent à notre disposition ; nous n'avons qu'à choisir celles qui conviennent le mieux à nos desseins, au meilleur marché, et le développement de la production est confié à l'élan de la concurrence et du capital.

L'homme touche ainsi de plus près à l'accomplissement de la grande et sainte mission qu'il doit

remplir en ce monde. Sa raison étant créée à l'image de Dieu, il doit l'employer à découvrir les lois d'après lesquelles le Tout-Puissant régit sa création, pour soumettre la nature à son service en dirigeant son action d'après ces lois, instrument lui-même dans la main de Dieu.

La science découvre ces lois de puissance, d'action et de transformation ; l'industrie les applique à la matière première, que la terre nous offre en abondance, mais qui doit toute sa valeur à la science humaine. L'art nous enseigne les lois immuables de la beauté et de la symétrie, et nous apprend à former nos œuvres d'après ses règles.

Messieurs, l'Exposition de 1851 doit être à la fois une épreuve et un tableau vivant du point de développement que l'humanité tout entière a maintenant atteint dans cette grande tâche ; ce sera un nouveau point de départ qui permettra à toutes les nations de bien diriger leurs efforts futurs.

J'ai la confiance que la première impression produite sur le spectateur par la vue de cet immense assemblage sera celle d'une profonde reconnaissance envers le Tout-Puissant qui nous a déjà accordé tant de biens ici-bas, et la seconde sera la conviction que nous ne pouvons faire usage de ces bienfaits qu'en proportion du secours que nous sommes disposés à nous accorder réciproquement, c'est-à-dire par la paix, l'amour et le concours empressé qui doivent exister non-seulement entre les individus, mais entre les nations de la terre.

Telle étant ma conviction, je suis heureux de voir rassemblés ici et les magistrats de toutes les villes importantes du royaume, oubliant leurs dissentiments locaux et peut-être politiques, et les représentants des différentes opinions politiques du pays, et les ministres des diverses nations étrangères représentant aujourd'hui un *seul* intérêt.

Mon premier projet, Messieurs, avait été d'ac-

complir cette œuvre avec le concours de la Société des Arts de Londres, qui travaille depuis longtemps si utilement dans cette direction, au moyen des capitaux et des entreprises particulières. Vous avez souhaité qu'il en fût autrement, et vous avez déclaré que c'était une œuvre à laquelle le peuple anglais tout entier devait prendre part. J'ai cédé aussitôt à vos désirs, sentant qu'ils procédaient d'un esprit patriotique, généreux et noble. L'entreprise dépend maintenant tout entière de votre courage, de votre persévérance et de votre libéralité. J'ai la plus grande confiance dans ces qualités du peuple anglais, et je suis convaincu qu'il a confiance en lui-même, confiance dans la vigueur avec laquelle il soutiendra cette lutte d'émulation, confiance dans la noblesse dont il fera preuve en donnant à ses concurrents étrangers l'hospitalité qu'il leur a offerte.

Pour nous, commissaires de Sa Majesté, nous

sommes vivement pénétrés des innombrables difficultés qui nous restent à surmonter pour accomplir notre œuvre ; mais nous avons confiance en vous, ainsi que dans le zèle et la persévérance qui nous animent nous-mêmes ; il ne nous faut donc plus que votre confiance en nous pour nous faire envisager sans crainte le résultat de nos efforts.

DISCOURS

PRONONCÉ AU TROISIÈME JUBILÉ DE LA SOCIÉTÉ FONDÉE POUR LA PROPAGATION DE L'ÉVANGILE A L'ÉTRANGER.

(16 juin 1851.)

Mylords, Mesdames et Messieurs,

Nous voici rassemblés aujourd'hui pour célébrer le troisième jubilé de la fondation de la Société pour la propagation de l'Évangile dans les pays étrangers, fondée par charte royale, et l'une des principales sources des secours spirituels que l'Église d'Angleterre apporte à nos nombreuses colonies.

Nous ne commémorons pas un fait isolé, utile ou glorieux pour notre pays; nous rendons humblement grâce à la faveur divine qui s'est attachée à des efforts infatigables depuis cent cinquante ans. Nous nous réunissons en même temps pour implorer la continuation de cette faveur, et pour nous engager à ne pas nous relâcher dans nos efforts pour faire parvenir les bienfaits du christianisme, qui sont le fondement de notre société et de notre État, à ceux de nos frères établis dans des contrées lointaines, et occupés à fonder des sociétés et des États là où les pas humains apparaissent pour la première fois sur le sol, et où ils ont été obligés de conquérir d'abord la sauvage nature.

Cette Société a, dans le début, reçu sa charte d'un grand homme, Guillaume III, le plus grand souverain dont ce pays puisse s'enorgueillir, celui dont la sagacité et l'énergie terminèrent la san-

glante lutte qui agitait depuis si longtemps l'Angleterre au nom de la liberté civile et religieuse, et qui nous a assuré les inestimables avantages de notre Constitution et de la foi protestante.

Ayant ainsi établi le gouvernement sur des bases solides à l'intérieur, Guillaume III put hardiment affronter ses ennemis à l'extérieur, et contribuer à la fondation de cet empire colonial qui forme une si grande partie de notre grandeur présente; et, soit dit à son honneur, il entreprit d'en poser les fondements sur le rocher de l'Église.

Le premier jubilé de la Société survint à une époque où l'apathie religieuse avait succédé à l'exaltation extrême du siècle précédent. Des mœurs relâchées et une philosophie sceptique commençaient à miner la foi chrétienne, traitant les choses les plus saintes avec indifférence, et les tournant même en ridicule. Cependant cette Société persévéra dans son œuvre avec un zèle infatigable, et

elle tourna principalement son attention vers le continent de l'Amérique du Nord, où grandissait une société jeune et vigoureuse qui allait bientôt devenir un peuple.

Le second jubilé trouva ce pays-ci dans une situation très-critique; il avait obtenu, grâce à la paix d'Amiens, un moment de répit dans la lutte terrible qu'il soutenait sur le continent contre sa rivale, et la lutte devait bientôt recommencer si nous voulions conserver notre propre existence et assurer à l'Europe une paix durable. Depuis le dernier jubilé, les colonies américaines, originairement peuplées de sujets Anglais qui avaient quitté leur patrie pour échapper au joug de l'intolérance et de l'oppression religieuse, avaient renoncé à leur allégeance et à la mère patrie, au nom des droits civils dont ils avaient avec eux emporté l'amour en quittant le sol anglais. Cependant cette Société ne se découragea point; dans un véritable

esprit chrétien, elle continua ses travaux dans les établissements voisins, au nord de l'Amérique et dans les Indes occidentales.

Notre troisième jubilé survient dans un temps plus prospère : la paix règne en Europe et la ferveur religieuse est ranimée; il survient au moment propice où nous célébrons la fête de la civilisation de l'humanité, fête à laquelle tous les coins du globe ont envoyé leurs produits et envoient maintenant leurs habitants, reconnaissant pour la première fois que leurs progrès sont un bien commun, leurs intérêts identiques, et leur mission sur la terre la même.

Et cette civilisation repose sur le christianisme, ne pouvait naître que du christianisme, ne peut être maintenue que par le christianisme, dont notre Société porte les bienfaits jusqu'aux vastes territoires de l'Inde et de l'Australie, peuplés encore par la race anglo-saxonne.

Tout en nous félicitant de notre prospérité temporelle, de notre harmonie intérieure et de la paix du monde, nous ne pouvons nous empêcher de déplorer que l'Église, dont nous reconnaissons aujourd'hui les efforts en faveur des progrès du christianisme et de la civilisation, soit affligée par des dissensions intérieures et des attaques venues du dehors. Je ne crains rien, cependant, ni pour sa sûreté ni pour sa prospérité définitive, tant qu'elle retiendra fermement ce que nos ancêtres nous ont acquis au temps de la Réformation, l'Évangile et le libre droit d'en faire usage.

Les dissensions et les difficultés dont nous sommes témoins, dans cette Église comme dans toutes les autres, naissent du conflit naturel et nécessaire des deux principes opposés qui régissent la société humaine dans l'Église comme dans l'État; je veux dire le principe de la liberté individuelle et celui de l'allégeance et de la soumission à la vo-

lonté de la société, soumission nécessaire pour sa propre conservation.

On ne peut avec sécurité déserter l'un ou l'autre de ces principes contraires; il faut les concilier. C'est à notre pays que revient l'honneur d'avoir réussi dans cette grande entreprise, pour ce qui concerne l'État, tandis que d'autres nations y travaillent encore; et je reste persuadé que le zèle sérieux et la sagesse pratique qui ont fait de la constitution politique de l'Angleterre l'objet de l'admiration des autres nations, feront de même de son Église, avec la bénédiction de Dieu, un modèle pour le monde.

Considérons cette assemblée comme le gage de nos espérances futures, et que le Tout-Puissant veuille bien accorder en permanence à l'Église l'harmonie qui règne parmi nous en ce moment, et que nous devons au saint but qui nous réunit.

DISCOURS

PRONONCÉ DANS LA SALLE DE L'HÔTEL DE VILLE DE BIRMINGHAM, APRÈS AVOIR POSÉ LA PREMIÈRE PIERRE DE L'INSTITUT DE BIRMINGHAM ET DU CENTRE.

(22 novembre 1855.)

La corporation de Birmingham ayant présenté une adresse, Son Altesse Royale dit en réponse :

Monsieur le Maire, Messieurs,

La réception cordiale que j'ai reçue parmi vous excite toute ma reconnaissance. Vous ne faites, je vous assure, que me rendre justice en me croyant

un profond intérêt pour tout ce qui peut tendre à seconder les progrès matériels ou moraux de la population de ce pays; mais vous me l'exprimez d'une manière trop flatteuse et vous attachez un trop haut prix aux services que j'ai pu rendre à cette cause. Je regarde comme un grand privilége d'être associé en quelque manière à ceux qui font de si nobles efforts pour le développement de leurs compatriotes, efforts qui ne sont nulle part plus grands et plus persévérants qu'à Birmingham; je me tiendrai pour trop récompensé du concours que j'ai pu prêter à ces entreprises s'il m'est permis d'être témoin du succès.

(Lord Calthorpe ayant lu l'adresse du conseil de l'Institut, Son Altesse Royale dit :)

Mylords et Messieurs,

Je vous remercie sincèrement de votre adresse;

c'est avec un plaisir tout particulier que j'ai accepté votre bonne invitation de prendre part à la cérémonie qui doit aujourd'hui marquer le premier pas fait pour la fondation d'une institution dont j'espère les résultats les plus avantageux, d'accord avec ses plus chauds partisans.

Je ne puis douter un moment que ceux qui croient que la valeur et la dignité du travail humain grandiront infiniment lorsqu'il sera guidé par la lumière des connaissances scientifiques, verront leurs espérances pleinement réalisées. Et c'est pour moi une grande satisfaction de vous entendre dire que de la grande Exposition de 1851, à laquelle j'ai pris une part que vous voulez bien rappeler en termes si flatteurs, date le désir d'études plus approfondies et plus étendues sur les principes qui régissent l'exercice des facultés productives de l'homme, désir dont vous attendez de si heureux résultats.

Je ne puis oublier que cette ville avait déjà donné l'exemple d'expositions industrielles de ce genre, avec les meilleurs effets, et que la commission exécutive de la grande entreprise de 1855 a été fort redevable à l'expérience que vous aviez ainsi acquise pour le bon succès de ses efforts. De même que Birmingham a été la première à donner un encouragement pratique aux œuvres de l'art et de l'industrie, elle est maintenant parmi les premières dans la lice pour encourager l'étude scientifique des principes qui font le succès de ces œuvres.

J'espère avec vous, je suis convaincu que la prospérité morale, aussi bien que la prospérité matérielle de cette grande société, gagnera beaucoup à l'union scientifique des hommes de toutes les classes et de toutes les opinions dans des institutions analogues à celles dont j'aurai aujourd'hui l'honneur de poser la première pierre. Et je me joins à vous de tout mon cœur pour féliciter le pays

de ce que la guerre dans laquelle nous sommes engagés, quelque faite qu'elle soit pour exciter notre plus vive sympathie et pour attirer notre intérêt le plus puissant, ne peut cependant détourner les Anglais du noble désir de cultiver les arts de la paix, et de chercher à répandre les bienfaits de la liberté et de la civilisation.

(Lord Calthorpe, président de l'Institut, porta la santé du Prince Albert et des autres membres de la famille royale. Son Altesse Royale répondit :)

Je vous suis bien reconnaissant, Mylord, de porter ma santé en termes si bienveillants, et je ne puis qu'être fort touché, Messieurs, de la réception cordiale que vous avez bien voulu faire à cette proposition.

C'est un grand plaisir pour moi d'avoir pu

participer, en un faible degré, à une œuvre que je ne crois pas un simple acte de sagesse mondaine de la part de cette grande ville, mais bien le premier hommage publiquement rendu à un principe qui fait tous les jours son chemin parmi nous, et qui est destiné à jouer un grand rôle dans la civilisation de cette nation et du monde en général, je veux dire l'introduction de la science et de l'art comme régulateurs naturels de l'industrie productrice.

Le courage et l'esprit d'entreprise qui engagent dans des affaires industrielles d'immenses capitaux, l'habileté et la persévérance infatigable des négociants de ce pays-ci ne peuvent qu'exciter l'admiration générale ; mais dans toutes nos opérations, soit agricoles, soit industrielles, ce n'est pas nous qui agissons, ce sont les lois de la nature que nous mettons en mouvement.

Il est donc de la plus haute importance que

nous connaissions ces lois, afin de bien savoir ce que nous faisons, quelle est l'origine de certaines substances qui passent tous les jours dans nos mains, et quels procédés nous devons suivre à leur égard.

Sans ces connaissances, nous sommes condamnés à subir l'une ou l'autre de ces trois situations : ou bien nous continuerons à faire les choses comme nos pères les faisaient, et sans meilleure raison que leur pratique ; ou bien, nous fiant à quelque autorité individuelle, nous accepterons au hasard le spécifique qu'on nous recommande, dans l'espoir vague du succès ; ou bien enfin, et c'est ce qui peut nous arriver de plus heureux, nous ferons nous-mêmes des améliorations à certains procédés ; mais ceci ne peut être que le résultat d'une expérience pénible et chèrement acquise qui, après tout, n'embrasse qu'un espace de temps et un nombre d'expériences comparativement fort petits.

Aucune de ces situations ne peut nous pro-

mettre de grands progrès, car l'esprit, quelque ingénieux qu'il soit, n'y trouve point de bases pour son travail, et il reste en présence de phénomènes dont les causes lui sont cachées.

Mais nous pouvons découvrir et comprendre ces lois, ces lois divines; nous pouvons les apprendre et nous les approprier. Ceci est la tâche de la science, et tandis que la science découvre et enseigne ces lois, l'art nous apprend à les appliquer. Nulle carrière n'est donc trop insignifiante pour mériter de devenir à la fois l'objet d'une science et d'un art.

Les beaux-arts, en ce qui se rapporte à la peinture, à la sculpture et à l'architecture, qu'on confond parfois avec l'art en général, reposent sur l'application de lois de la forme et de la couleur, sur ce qu'on peut appeler la science du beau. Ils ne reposent pas sur une théorie arbitraire quant au moyen de produire des émotions agréables; ils

obéissent à des lois fixes, plus difficiles peut-être à saisir que celles qui règlent le monde matériel, parce qu'elles appartiennent à la sphère de l'idéal et à notre essence spirituelle, mais qui sont cependant des lois qu'on peut apprécier et enseigner, historiquement comme abstraitement, d'après les travaux des peuples et des siècles divers.

Aucun travail humain ne peut faire d'importants progrès tant que la science n'y a pas été appliquée. C'est pourquoi nous avons vu souvent certaines professions sommeiller à travers les siècles ; mais du moment que la science les a touchées de sa baguette magique, elles se sont élancées en avant et ont fait des pas qui frappent le spectateur d'étonnement et presque de stupeur.

Voyez la transformation qui s'est opérée autour de nous depuis que nous connaissons les lois de la gravitation, de l'électricité, du magnétisme et la force expansive de la chaleur ! Toute notre exis-

tence en a été modifiée; on peut même dire que la face du globe a changé. Voilà ce que nous devons à la science, à la science seule, et elle a d'autres trésors en réserve pour nous, si nous voulons seulement l'appeler à notre aide.

Les ignorants objectent quelquefois que la science est incertaine et changeante; ils font remarquer avec un malin plaisir les théories nombreuses qui ont passé de mode, comme preuve que les connaissances actuelles peuvent être superficielles aussi bien que les précédentes, et ne pas avoir plus de valeur qu'elles. Mais ils ne savent pas, lorsqu'ils croient faire un reproche à la science, qu'ils lui accordent par le fait l'éloge le plus flatteur.

En effet, là réside toute la différence entre la science et le préjugé; celui-ci maintient obstinément sa position, que l'absurdité en soit ou non démontrée, tandis que la science suit un mouve-

ment irrésistible vers les sources de la vérité, s'inquiétant peu des autorités ou des sentiments les plus chers, marchant toujours sans que ses imperfections lui causent aucune fausse honte, et éprouvant au contraire le plaisir le plus pur à se délivrer d'une erreur. C'est un pas de plus vers la vérité divine, plaisir qui n'est pas même intelligible pour l'orgueil de l'ignorance.

Nous entendons aussi assez souvent mettre en contraste et en opposition la science et la pratique, les connaissances scientifiques et le sens commun. Étrange erreur! car la science est éminemment pratique et doit l'être; elle voit et sait ce qu'elle fait, tandis que la simple pratique est condamnée à travailler dans les ténèbres, appliquant l'intelligence naturelle à des forces inconnues pour obtenir un résultat connu.

Bien loin de moi toute pensée de rabaisser la puissance créatrice du génie ou de traiter l'intelli-

gent sens commun comme s'il n'avait point de valeur sans la science. Mais nul ne niera que le même génie ne puisse s'élever infiniment plus haut s'il est pourvu de toutes les ressources que peut fournir la science, ou que le sens commun ne devienne véritablement puissant lorsqu'il est en possession des matériaux sur lesquels le jugement peut s'exercer.

L'étude des lois par lesquelles le Tout-Puissant gouverne l'univers, est donc un devoir pour nous. Nos grandes Universités, ces foyers d'éducation de notre pays, ont, un peu arbitrairement peut-être, choisi dans ces lois ce qu'on peut appeler deux sphères ou deux groupes d'études, pour en faire le fond de l'éducation nationale ; ce sont les lois qui gouvernent les quantités et les proportions et forment l'objet des mathématiques, et les lois qui règlent l'expression de nos pensées au moyen du langage, c'est-à-dire la grammaire qui trouve sa

plus pure expression dans les langues classiques. Ces lois sont des branches très-importantes de la science; leur étude développe et élève l'esprit; mais elles ne sont pas les seules; il en est d'autres que nous ne pouvons négliger et dont nous ne saurions nous passer.

Telles sont, par exemple, les lois qui gouvernent l'esprit humain et ses relations avec l'esprit divin, qui font le sujet de la logique et de la métaphysique; les lois qui gouvernent notre nature physique et ses rapports avec l'âme, qui font le sujet de la physiologie et de la psychologie; celles qui régissent la société humaine et les relations d'homme à homme, qui font le sujet de la politique, de la jurisprudence et de l'économie politique, et bien d'autres.

Tandis que les lois que je viens d'énumérer sont déjà regardées en partie comme des éléments de l'éducation dans certaines institutions, et que

d'autres arriveront avec le temps à établir plus complétement leur droit à prendre place dans l'éducation, les lois qui régissent la forme et la matière constituent le principal objet de vos études; et comme le principe de la subdivision du travail est éminemment approprié à notre temps, je vous conseille de vous en tenir à cette spécialité et de concentrer votre attention sur les sciences mécaniques, physiques et chimiques, et, sur les beaux-arts de la peinture, de la sculpture et de l'architecture.

Vous aurez ainsi rendu un service immense à votre pays, et en peu de temps vous aurez la satisfaction d'en voir les heureux résultats pour les facultés productrices de la nation. D'autres villes suivront assurément votre exemple, et je vis dans l'espoir de voir un jour toutes ces institutions trouver un point d'union central, ce qui complétera leur organisation nationale.

Je vous remercie encore une fois de m'avoir permis d'assister à la fondation de votre institution, et je lui souhaite de tout mon cœur accroissement, force et prospérité.

DISCOURS

PRONONCÉ LORS DE L'OUVERTURE DES CONFÉRENCES
SUR L'ÉDUCATION NATIONALE.

(22 juin 1857.)

Messieurs,

Nous nous réunissons aujourd'hui au nom de la cause sacrée de l'éducation, de l'éducation nationale. Ces mots, qui ne signifient rien moins que le développement moral et intellectuel de la génération naissante, et par conséquent le bonheur de la nation, sont bien faits pour absorber toute notre pensée, et ils ouvrent devant nous une question

bien digne de tout l'intérêt et des préoccupations les plus sérieuses de la nation. La nation a le sentiment profond de son importance, Messieurs, et notre présence ici aujourd'hui est une nouvelle preuve, si cette preuve était nécessaire, du désir qu'elle éprouve de l'examiner de près. Lorsqu'on regarde au temps passé, on reconnaît que nos ancêtres, avec la piété et le soin paternel qui leur étaient propres, ont institué un système d'éducation nationale fondé sur l'organisation de la paroisse, faisant partie de la vie de paroisse, répondant aux besoins de leur temps, et possédant une certaine unité et un ensemble qu'aujourd'hui et pour le moment nous pouvons envier. Mais avec la marche du temps, nos besoins ont dépassé la portée du système, et la situation du pays a tellement changé, même depuis cinquante ans, que l'ancienne division par paroisses ne suffit plus à la population actuelle. Durant cette période, elle s'est accrue, en Angle-

terre et dans le pays de Galles, de neuf millions à dix-huit millions, pour employer des nombres ronds, et là où n'existaient naguère comparativement que des petites villes ou des villages, nous voyons maintenant de puissantes cités, comme Liverpool, Manchester, Hull, Leeds, Birmingham et tant d'autres, avec des habitants par centaines de milliers, qui sortent, pour ainsi dire, de terre par enchantement. Londres est arrivée à compter deux millions et demi de population, et le district manufacturier du comté de Lancastre a réuni une population de près de trois millions d'âmes dans un rayon de trente milles. Ce changement ne pouvait échapper aux yeux vigilants d'un public patriote; mais la question de savoir comment satisfaire aux besoins nouveaux n'est pas d'une solution facile. Pendant que le zèle pour le bien public, la ferveur religieuse et une véritable philanthropie distinguent éminemment nos compatriotes, l'amour

de la liberté et l'aversion de subir le contrôle de l'État dans les affaires qui leur tiennent au cœur restent des sentiments toujours puissants chez les Anglais lorsqu'on en vient à agir. On a donc considéré le but commun des points de vue les plus divers, et on y a tendu souvent d'après des principes opposés. Les uns ont cherché l'appui du gouvernement, d'autres celui de l'Église à laquelle ils appartenaient; quelques-uns ont déclaré que l'État était tenu de pourvoir à l'éducation élémentaire du peuple en général; d'autres ont vu dans l'intervention de l'État un obstacle aux efforts spontanés du peuple même, et une atteinte à l'action personnelle; quelques-uns ont soutenu le principe de l'éducation obligatoire fondée sur un système de gouvernement individuel et local : d'autres ont exalté le principe volontaire dans sa plus vaste étendue. Voilà quelques-unes de nos divergences sur le terrain politique; elles n'ont

été ni moins marquées ni moins puissantes dans le domaine religieux. Nous voyons d'une part le désir de séparer l'éducation séculière de l'éducation religieuse, la première devant être reconnue comme un droit inné que peut réclamer tout membre de la société, et qu'on ne peut lui refuser bien qu'il ne consente pas à la recevoir en compagnie d'un dogme particulier qu'il tient pour faux; on soutient d'autre part que l'éducation ne peut avoir aucune valeur tant qu'elle ne repose pas sur l'instruction religieuse, et que la vérité religieuse est trop sacrée pour être modifiée ou altérée, même dans ses plus légères déductions, fût-ce dans l'espoir d'obtenir une approbation générale.

Messieurs, si nous avions dû discuter aujourd'hui ces diverses opinions, je n'aurais pas pu répondre à votre invitation et siéger dans ce fauteuil. Je ne l'aurais cru compatible ni avec la position que j'occupe, ni avec mes devoirs envers la

Reine et le pays. Je vois ici devant moi tous ceux qui ont pris une part importante dans ces grandes discussions, et je suis heureux de les rencontrer sur un terrain neutre, heureux de voir qu'il y ait un terrain neutre sur lequel leurs talents et leurs facultés diverses puissent concourir ensemble au grand objet de nos vœux. Je suis fier et reconnaissant en même temps qu'ils aient bien voulu me permettre de les présider pour travailler ensemble dans la vigne commune. Je suis convaincu que la cause qui nous est si chère à tous retirera de grands avantages du libre échange de vos pensées et de vos inspirations diverses. Vous avez le droit, Messieurs, d'être fiers du résultat de vos efforts rivaux, et vous pouvez faire remarquer que depuis le commencement du siècle, où la population a doublé, le nombre des écoles publiques et privées s'est multiplié quatorze fois. En 1801, il y avait, en Angleterre et dans le pays de Galles, 2,876 écoles

publiques et 487 écoles privées, en tout 3,363. En 1851, année du recensement, il y avait, en Angleterre et dans le pays de Galles, 15,518 écoles publiques et 30,524 écoles privées, en tout 46,042 écoles instruisant 2,144,378 écoliers, dont 1,422,982 suivaient les écoles publiques et 721,396 les écoles privées. Les statistiques témoignent encore de la rapidité des progrès lorsqu'elles prouvent qu'en 1818 la proportion des écoliers sur la population était de 1 à 17, en 1833, de 1 à 11, en 1851, de 1 à 8. Ce sont là de grands résultats, bien que ce soit seulement, j'espère, un gage que nous ferons ce qui nous reste à faire. Mais que devez-vous éprouver lorsque vous réfléchissez au fait que nous voulons étudier ensemble aujourd'hui? Ce grand bien que vous avez ainsi obtenu pour le peuple, qui est librement offert à son acceptation, n'est encore accepté que d'une manière partielle; et il est, à tout prendre, appliqué d'une manière si insuffisante que l'usage

n'en a presque aucune valeur. On nous apprend que la population d'enfants, de trois à quinze ans, s'élève, en Angleterre et dans le pays de Galles, à 4,908,696 âmes, que 2,046,848 seulement suivent l'école, et que 2,861,868 ne reçoivent aucune instruction quelconque. En même temps, le compte rendu sur la longueur de la période accordée aux élèves pour leur éducation à l'école constate que 42 sur 100 se sont rendus à l'école moins d'une année, que 22 sur 100 y ont été un an, que 15 sur 100 ont suivi l'école deux ans, 9 sur 100 trois ans, 3 sur 100 quatre ans, et 4 sur 100 cinq ans. Ainsi donc, sur les deux millions d'élèves dont on vient de parler, plus d'un million et demi ne sont restés à l'école que deux ans. Je vous laisse à penser quels peuvent être les résultats d'une semblable éducation. Je vois en outre que, parmi les deux millions d'enfants qui fréquentent les écoles, six cent mille seulement ont plus de neuf ans.

Messieurs, ces faits sont effrayants et rendent évident que le développement de l'éducation restera sans effet tant qu'on n'aura pas guéri le mal qui est au fond de la question. Il est grand temps que le pays vienne à connaître ce mal et se prépare à le combattre énergiquement. Le but de notre conférence est de faire pénétrer cette nécessité dans l'esprit public. L'opinion publique est le levier puissant qui, de nos jours, fait agir un peuple pour le bien ou pour le mal; c'est à l'opinion publique qu'il faut faire appel si nous voulons obtenir des résultats durables et utiles. Vous ajouterez une large part, Messieurs, aux services que vous avez déjà rendus à cette noble cause si vous pouvez préparer l'opinion publique par votre enquête sur cet état de choses, en discutant, dans vos sections, les causes du mal comme les remèdes à notre portée. Cela n'est pas aisé; mais lors même que vos travaux n'amèneraient pas immédiatement l'adop-

tion de quelques résolutions pratiques, vous ferez beaucoup de bien en les préparant. Il arrivera probablement dans ce cas-ci ce qui arrive d'ordinaire; la cause du mal sera plus facile à découvrir que le remède, et cependant la juste appréciation des causes reste toujours la condition première et essentielle pour trouver le remède. Vous vous apercevrez probablement que la cause de notre condition sociale réside dans l'ignorance et l'indifférence absolue des parents en général, au sujet de l'éducation; mais la racine du mal se trouve, je crois, dans le champ où s'exerce l'activité des économistes, je veux dire le marché du travail, la demande et la production. Il peut être difficile d'éclairer cette ignorance et de détruire cette indifférence; mais avec les efforts sérieux et combinés de tous les amis des classes ouvrières, ce doit être, après tout, une affaire de temps. C'est une question plus difficile que de savoir ce qu'on pourra

faire pour agir sur l'autre source du mal, et le tact le plus délicat sera nécessaire pour y parvenir, car on touche là à ce qu'il y a de plus vital dans la condition de l'ouvrier. Ses enfants ne sont pas seulement sa progéniture, destinée à être élevée pour devenir indépendante un jour ; ils font partie de ses forces productives, et travaillent avec lui à gagner le pain de chaque jour. Les filles surtout sont les servantes de la maison, les adjudants de la mère, les bonnes des petits enfants, les gardiennes des vieillards et des malades. En privant une famille laborieuse de leur concours, on paralyserait presque son existence. D'autre part, des statistiques soigneusement recueillies constatent ce fait que, pour six cent mille enfants de trois à quinze ans qui ne fréquentent pas l'école, mais qu'on sait occupés, il n'en est pas moins de deux millions deux cent mille qui ne fréquentent pas l'école, et dont l'absence ne peut être attribuée à une occupation con-

nue ou à une autre cause légitime. Vous aurez donc à travailler sur l'esprit et sur le cœur des parents, à leur représenter le mal incalculable qu'ils font à ces enfants confiés à leurs soins en leur interdisant la lumière de l'instruction ; vous aurez à les convaincre qu'il est de leur devoir de faire des efforts pour l'éducation de leurs enfants, leur faisant comprendre en même temps que c'est non-seulement leur devoir le plus sacré, mais aussi leur plus grand privilége. S'ils ne travaillent pas avec vous, votre œuvre, notre œuvre sera vaine ; mais vous ne pouvez manquer d'obtenir leur coopération, j'en suis sûr, si vous leur rappelez leur devoir envers Dieu, leur créateur. Notre Père céleste, dans sa bonté infinie, a fait ses créatures pour les rendre heureuses, et dans sa sagesse, il a approprié les moyens au but, en leur donnant à toutes des qualités et des facultés diverses. C'est en employant et en développant ces facultés que les hommes

accomplissent leur destinée; c'est en suivant cette voie selon les intentions divines qu'ils trouvent le bonheur que Dieu leur destinait. Seul, l'homme est né dans le monde avec des facultés plus nobles que celles des autres créatures, réfléchissant l'image de Celui qui a voulu placer sur la terre des êtres capables de le connaître et de l'adorer, créatures douées de la faculté du libre arbitre et de la raison qui doit les guider. L'homme peut développer ses facultés, se mettre en harmonie avec son divin modèle, et obtenir ainsi le bonheur qui lui est offert sur la terre, et qui se complétera plus tard par une union complète avec Dieu, grâce à la miséricorde du Christ. Mais l'homme peut également laisser dormir ses facultés et négliger sa mission sur la terre. Il s'abaisse ainsi au niveau des animaux inférieurs; il perd toute chance de bonheur et s'éloigne de son Dieu, qu'il était en son pouvoir de trouver.

Messieurs, je dis que l'homme n'a pas le droit d'agir ainsi; il n'a pas le droit de renoncer à la tâche qui lui est imposée pour son bonheur; il est de son devoir de remplir sa mission de tout son pouvoir; mais il est de notre devoir, du devoir de ceux que la Providence a mis en dehors de cette lutte terrible et placés hors des atteintes de cet affreux danger, il est de notre devoir d'aider énergiquement, courageusement et sans nous lasser, la grande masse du peuple par nos avis, notre concours et notre exemple; sans cet appui, elle succomberait presque inévitablement sous les difficultés de sa tâche. Elle ne repoussera pas la main qui lui sera tendue, et le Tout-Puissant bénira les labeurs de tous ceux qui travaillent pour sa cause.

DISCOURS

PRONONCÉ A LA RÉUNION DE L'ASSOCIATION BRITANNIQUE POUR L'AVANCEMENT DE LA SCIENCE, TENUE A ABERDEEN.

(14 septembre 1859.)

Messieurs les Membres de l'Association Britannique,

La bienveillante invitation que vous m'avez adressée en m'offrant la charge de votre Président pour l'année prochaine, ne pouvait manquer de m'étonner au premier abord. La haute position qu'occupe la science, le nombre immense des hommes distingués qui travaillent pour cette sainte

cause, et dont les œuvres répandent des bienfaits innombrables et excitent à juste titre l'admiration de l'humanité, tout cela faisait dans mon esprit un singulier contraste avec le sentiment de ma propre insignifiance sous ce rapport. Moi, simple admirateur qui voudrais pouvoir étudier la science, je prendrais la place de président et d'orateur parmi les savants de mon temps, réunis pour travailler ensemble à leurs grandes entreprises! Cela me paraissait impossible. Cependant, en y réfléchissant, je suis arrivé à cette conclusion que, sans contribuer à vos travaux, sans les diriger, je pourrais cependant vous être utile et être utile à la science en acceptant vos offres. Je me suis rappelé que cette association est une association populaire, que ce n'est pas une confrérie secrète, gardant jalousement les mystères d'une profession, mais au contraire que vous invitez les ignorants, le public en général, à se joindre à

vous pour faire disparaître les barrières imaginaires et funestes qui séparent les savants des hommes pratiques, comme on les appelle. J'ai donc senti que la position particulière que j'occupe dans ce pays me permettait de paraître au milieu de vous comme le représentant du grand public qui profite de vos leçons et les admire, tout en étant hors d'état de s'y associer d'une manière active; j'ai reconnu que mon élection était un acte d'humilité de votre part, et qu'il y aurait de ma part une fausse humilité, c'est-à-dire de l'orgueil, à la refuser. J'ai réfléchi encore, et j'ai vu dans mon acceptation le moyen si rarement offert à Sa Majesté de vous témoigner, par la voix de son mari, que vos efforts sont appréciés par votre souveraine, et qu'Elle veut que son peuple le sache comme vous. Guidé par ces réflexions, mon parti a bientôt été pris, et le sentier du devoir s'est ouvert tout droit devant moi.

Tels étant les motifs qui m'ont décidé à accepter votre offre flatteuse de la présidence, à peine ai-je besoin de vous demander d'accueillir avec une bienveillante indulgence mes efforts pour accomplir ma tâche.

S'il était possible que quelque chose pût me faire sentir plus profondément combien j'ai besoin de cette indulgence, ce serait le souvenir de l'homme auquel je succède comme votre président; lui dont ce pays-ci est justement fier, et dont le nom occupe l'une des premières places parmi les naturalistes de l'Europe, grâce à ses patientes recherches, à ses consciencieuses observations, à la hardiesse de son imagination et à la finesse de ses raisonnements. Vous avez sans doute écouté avec plaisir son discours d'adieu, et je tiens à le remercier des paroles flatteuses par lesquelles il a fait allusion à mon nom.

L'Association se réunit pour la première fois au-

jourd'hui dans ces contrées et dans cette ancienne et intéressante cité. Dans les œuvres de fiction, le poëte doit choisir et examiner avec soin le lieu où il établit sa scène, sachant, comme le peintre, qu'il place ainsi son tableau sur un fond qui donne du ton et de la couleur à l'ensemble. Les sérieuses et sèches réalités de la vie sont gouvernées par les mêmes lois, et nous sommes tous ici vivant, sentant et pensant sous l'influence des impressions locales de ce port septentrional. Le choix me paraît bon. Les philosophes voyageurs ont eu à venir loin; mais en approchant des hautes montagnes d'Écosse, ils rencontrent la nature sous sa forme sauvage et primitive, et la nature est l'objet de leurs études. Le géologue ne trouvera pas grande nouveauté sur les montagnes qui nous entourent; ses pieds fouleront à nu l'épine dorsale du globe; mais les rocs primaires qui se détachent ici dans toute leur nudité étalent la grandeur et la beauté

[illegible]

d'un adversaire qui possède sur lui une telle supériorité de force, d'agilité, de prudence, la perfection des sens du daim déjouerait toutes les tentatives du chasseur si la science n'avait pourvu celui-ci du télescope et de ces armes terribles qui semblent faire chaque jour des progrès dans la précision avec laquelle elles envoient leur balle mortelle à leur but, en dépit des distances.

En retour du secours que lui accorde la science, le chasseur peut fournir au naturaliste bien des faits qu'il a eu seul occasion d'observer, et qui peuvent aider à résoudre certains problèmes intéressants suggérés par la vie des daims. L'homme aussi, le plus noble objet de nos études, se trouve ici dans un développement vigoureux et sain, heureux mélange du Celte, du Goth, du Saxon et du Danois, acquérant des forces sur les montagnes et sur la mer. Le pêcheur de baleines, parti d'Aberdeen, brave les régions glaciales de la mer polaire

pour chercher le grand monstre de l'abîme et lui livrer bataille; il a bien servi la science en ouvrant à ses recherches ces régions ceintes de glaces; il a résolûment pris part aux entreprises tentées pour retrouver sir John Franklin et ses vaillants compagnons envoyés par leur patrie dans cette mission, mais auxquels la Providence a refusé, hélas! la récompense de leurs travaux; elle ne leur a pas permis de rentrer chez eux et de recevoir les tendres embrassements de leur famille et de leurs amis, ainsi que les preuves de la reconnaissance de leur patrie. La ville d'Aberdeen, par elle-même, est pleine d'intérêt pour le philosophe. Les deux universités qui viennent de se fondre dans son sein en font le rendez-vous des études classiques et scientifiques. La collection d'antiquités réunie en notre honneur permet de plonger dans les temps anciens et d'entrer en contact avec les restes de l'industrie des anciens Écos-

sais. On sent qu'on pénètre ainsi dans les mœurs de ce peuple particulier et intéressant, qui a toujours su attirer l'attention et toucher le cœur des hommes accessibles à l'influence de la poésie héroïque. Le *Spalding-Club,* fondé dans cette ville pour la conservation des restes historiques et littéraires dans les comtés nord-est de l'Écosse, est honorablement connu par ses importantes publications.

Messieurs, nous célébrons aujourd'hui le vingt-neuvième anniversaire de la fondation de cette Société, et nous pouvons jeter un regard de satisfaction sur les travaux et les progrès qui se sont accomplis pendant son existence. Lorsque le 27 septembre 1831, la réunion de la Société philosophique du comté d'York eut lieu à York sous la présidence du feu lord Fitzwilliam, alors vicomte Milton, dans le théâtre du Museum du comté d'York, et que le révérend W. Vernon Harcourt

développa éloquemment le projet de formation d'une association de la Grande-Bretagne pour l'encouragement de la science, devenue un besoin dans le pays, les plus ardents partisans de cette résolution n'auraient pu prévoir qu'elle viendrait pour ainsi dire au monde toute grande, qu'elle entrerait à l'instant dans son utile carrière, et qu'elle la poursuivrait sans dévier du premier projet, triomphant de toutes les oppositions qu'elle devait rencontrer, comme il arrive à toutes les nouveautés qui aspirent à devenir utiles. Messieurs, cela a prouvé que le besoin était réel et non imaginaire; cela prouve aussi que la manière dont on a cru devoir satisfaire à ce besoin était fondée sur un juste sentiment de vérités inaltérables. M. Vernon Harcourt a résumé le but de l'entreprise en quelques mots expressifs, conservés presque textuellement comme l'exposition de l'objet de la Société, et imprimés tous les ans en tête du volume

de ses comptes rendus : « Donner une impulsion plus énergique et une direction plus systématique aux études scientifiques ; — encourager les relations mutuelles des savants dans les diverses parties de l'empire et avec les philosophes étrangers ; — enfin attirer plus généralement l'attention vers les questions scientifiques, et faire disparaître les divers obstacles qui s'opposent à leurs progrès. »

De tous temps les métaphysiciens se sont occupés de chercher à donner une définition exacte et complète de la nature et du but de cette science à laquelle votre Association est dévouée. On a répondu de diverses manières à cette question, plus ou moins à la satisfaction des métaphysiciens eux-mêmes et du public. Pour moi, la science, dans son sens le plus général et le plus étendu, c'est la connaissance de ce que je sais, la conscience du savoir humain. *Savoir* est donc le but de toute la science, et toute connaissance spéciale, présentée

à notre appréciation sous une forme distincte, mais qui se rattache clairement à l'ensemble de nos connaissances, devient une connaissance scientifique. Les deux facultés de notre esprit qui nous sont nécessaires pour acquérir une connaissance quelconque, l'analyse et la synthèse, sont donc précisément celles qui peuvent acquérir la science : la première dissèque et réduit à ses éléments primitifs l'objet à étudier, et nous permet de nous en rendre exactement compte par l'observation de la nature et de la qualité de ces éléments; la seconde nous permet de reconstituer les éléments observés et compris, et de leur rendre une unité qui réponde parfaitement à l'objet de nos recherches. Les travaux du savant sont à la fois ce que l'homme peut entreprendre de plus élevé et de plus modeste. Il ne fait autre chose que ce que fait le petit enfant au moment où il ouvre les yeux à la vie, ce qu'il fera à tout moment dans son existence, et cependant il tend à s'appro-

cher par degrés de la vérité divine elle-même. S'il n'existe aucune différence entre le travail du savant et celui du plus faible enfant, en quoi consiste donc la distinction? Tout simplement le savant sait ce qu'il veut faire et ce qu'il fait. L'enfant observe ce qu'un accident présente à sa vue, et il en tire instinctivement des idées; l'homme pratique, comme on dit, remarque ce que son travail spécial remet tous les jours sous ses yeux, et il en déduit des idées par rapport à ce travail spécial. Le savant observe ce qu'il veut observer, et sait pourquoi il l'observe. La valeur d'un objet spécial n'est déterminée à ses yeux ni par un accident, ni par une cause extérieure, comme ses relations avec l'œuvre à accomplir; il sait la place qu'occupe cet objet dans l'univers de la science; il connaît la relation qui existe entre ce point spécial et d'autres parties des connaissances générales.

Le premier devoir de la science, et peut-être le

plus important, est donc de classifier et d'organiser cet univers des connaissances humaines. Il faut qu'elles soient réduites en système et séparées des éléments étrangers ; il faut que les faits entre lesquels nous avons découvert les relations intimes que le Tout-Puissant y a cachées soient coordonnés, pour que nous puissions saisir l'immensité de la création et les lois qui gouvernent à la fois l'esprit et la matière.

L'opération de la science consiste donc à diviser systématiquement les connaissances humaines, et à construire, pour ainsi dire, les divers groupes des sujets présentés à l'observation scientifique en sciences différentes et distinctes. La tendance à créer des sciences nouvelles est particulièrement apparente de notre temps, et une conséquence naturelle des progrès si rapides que nous voyons tous les jours ; en apprenant à connaître et à saisir les branches diverses des connaissances humaines,

l'œil, des nouveaux points de vue qu'il acquiert, arrive à apercevoir les ramifications infinies qui les subdivisent avec une régularité parfaite et un enchaînement logique. Mais en acquérant ainsi de nouveaux centres de lumière qui nous permettent de bien diriger nos recherches, et en obtenant des moyens nouveaux et puissants pour accroître des trésors qui s'accroissent toujours, la science n'approche pas davantage de ses limites, quoiqu'elle s'éloigne de plus en plus de son point de départ; car la création de Dieu est infinie, et l'immensité de l'univers, dont les confins semblent toujours reculer devant nos esprits bornés, nous inspire le même respect, soit qu'en contemplant la foule étoilée du ciel nous apercevions des mondes nouveaux révélés par chaque accroissement de puissance dans le télescope, soit que le microscope nous découvre, dans une goutte d'eau ou dans un grain de poussière, de nouveaux mondes pleins de vie et d'ani-

maux, ou les restes des mondes qui ne sont plus.

Tandis que cette tendance à poursuivre dans toutes les directions les recherches systématiques permet à l'esprit de chacun de concentrer toutes ses facultés sur son étude spéciale, et engage ainsi dans l'œuvre universelle un plus grand nombre de travailleurs, on peut craindre de voir disparaître ce sentiment de l'unité de la science qui doit toujours y présider si elle ne veut pas perdre son point de vue le plus sublime et le plus élevé. Quelques esprits rares et quelques génies du premier ordre ont su poursuivre les sciences diverses dans leurs routes divergentes sans perdre de vue le point d'où l'on peut les contempler et les diriger dans leur ensemble. Mais combien est rare l'apparition de ces grands esprits! et lorsqu'on les rencontre par intervalles, ils restent isolés et sujets à toutes les imperfections de la nature humaine.

La seule manière de suppléer avec quelque cer-

titude à ce besoin est d'unir les savants qui représentent toutes les sciences spéciales et de les faire travailler ensemble dans un but commun, pour conserver cette unité et présider à la direction scientifique générale. Dans d'autres pays, ce but a été souvent atteint par des académies qui embrassent toute l'étendue des sciences, physiques ou métaphysiques, historiques ou politiques. Vu l'absence d'institutions semblables dans notre pays, tous les amis de la science doivent se réjouir de l'existence et de l'activité de notre Association qui embrasse, dans sa sphère d'action, sinon toutes les sciences, du moins une section considérable et importante, celles qui sont connues sous le nom de *sciences inductives* à l'exclusion de celles qui ne procèdent pas par voie de recherche et d'induction. La Société a, par exemple (et peut-être, vu son organisation particulière et son mode d'action, a-t-elle eu raison), la Société a banni de son sein et de ses discussions

toutes les études qui rentrent dans la catégorie des sciences morales et politiques. Elle n'a pas voulu, par là, rabaisser leur importance et nier leurs droits sacrés à l'attention spéciale de l'humanité : elle a seulement voulu se borner aux études qu'on peut amener à des preuves positives, et qui ne reposent ni sur les opinions ni sur la foi. L'étude des sciences morales et politiques entraîne, non-seulement des opinions mais des sentiments, et la discussion soulève souvent la passion. Les sentiments sont subjectifs, comme disent les métaphysiciens allemands. Ils sont inséparables de l'individu ; chacun ressent l'attaque dirigée contre ses sentiments comme une attaque personnelle, tandis que les faits sont *objectifs* et appartiennent à tout le monde ; ils restent les mêmes dans tous les temps et dans toutes les circonstances ; on peut les prouver, il faut les prouver, et une fois prouvés, ils sont définitivement établis. C'est des faits uniquement que l'Association

s'occupe. On peut différer quelque temps d'opinion sur les faits, mais la manière de faire disparaître les divergences et d'arriver à une même conviction diffère de celle qu'on emploie dans les sciences morales et politiques. On étudie généralement celles-ci en procédant par déduction; mais, quelque court et quelque serré que soit le raisonnement, si on conteste le point de départ, qui a peut-être été arbitrairement choisi, il est impossible de s'entendre; au contraire, nous procédons ici par induction; nous n'acceptons rien sur parole; nous ne tenons rien pour assuré, mais nous raisonnons de proche en proche en partant d'un petit fait établi et en assurant chaque pas avant d'en faire un de plus, comme l'ingénieur qui s'avance vers une forteresse. Nous arrivons ainsi à nous faire une grande route, une échelle au moyen de laquelle un enfant pourrait, presque sans le savoir, monter au faîte de la vérité, et arriver à contempler le spectacle immense

qui s'étend sous les pieds du spectateur étonné. Le grand Bacon nous a montré cette route; et qui pourrait contempler les perspectives qu'elle ouvre sans tomber presque dans une extase semblable à celle qui promena son imagination à travers les découvertes des siècles futurs?

On a cherché de notre temps à détacher des sciences politiques celle qui peut le mieux s'isoler des opinions politiques individuelles et qu'on peut réduire à des lois abstraites déduites de faits authentiques; je veux parler de l'économie politique fondée sur la statistique générale. On vient de former une nouvelle association qui a adopté nos habitudes ambulantes et qui cherche à embrasser, dans ses recherches et ses discussions, une série d'objets encore plus étendus et compris sous le nom de « science sociale. » Ces efforts méritent toute notre approbation et notre chaude sympathie. Puissent-ils réussir à conserver un caractère purement et exclu-

sivement scientifique ! Notre Association, depuis sa réunion à Dublin, a reconnu les droits croissants de l'économie politique à la fraternité scientifique, et nous l'avons admise dans notre section de statistique. Nous n'aurions pu le faire sous de meilleurs auspices ni sous une direction plus habile que sous la présidence de l'archevêque de Dublin, le docteur Whately, dont tout le monde connaît et apprécie les efforts dans ce sens. Mais, même dans cette section, et lorsqu'on n'y traitait encore que de la statistique, l'Association, dès 1833, avait établi pour règle qu'afin d'obtenir des résultats positifs, on n'admettrait d'autres classes de faits que ceux qui pourraient s'exprimer par des chiffres et qui promettraient, après des expériences suffisamment répétées, de conduire à des lois générales.

Si donc le principal objet de la science (je demande qu'on comprenne bien dorénavant que je parle uniquement de cette portion de la science

dont l'Association se préoccupe, la science par induction), si donc le principal objet de la science est de découvrir les lois qui gouvernent les phénomènes naturels, la première condition pour son succès est de faire des observations exactes et de réunir les faits en assez grand nombre et dans un champ assez vaste pour fournir au philosophe une matière dont il puisse tirer des conclusions certaines.

La science n'est pas d'hier; nous nous élevons sur les épaules des siècles passés, et les observations faites, les faits prouvés nous sont dûment transmis et soigneusement conservés dans les divers magasins de la science; on a récolté d'autres moissons, mais elles sont encore éparses dans les champs; de riches récoltes sont encore prêtes à couper et attendent l'ouvrier. L'économie du travail est l'essence de la bonne agriculture; il en est de même dans le champ de la science. Notre Asso-

ciation a bien senti l'importance de cette vérité, et elle peut réclamer comme l'un de ses principaux mérites l'honneur d'avoir constamment travaillé à assurer cette économie.

L'un des derniers travaux de l'Association, de concert avec la Société royale, a été d'entreprendre la compilation d'un catalogue classifié des Mémoires scientifiques, en réunissant sous la même tête de chapitre les titres de tous les mémoires écrits sur un certain sujet ; ce qui permettra par la suite, à ceux qui étudieront ce sujet, d'obtenir aisément des documents sur ce point. C'est leur donner en quelque sorte le plan de la maison et la clef des différentes pièces dans lesquelles sont renfermés les trésors relatifs à leurs études ; on leur épargne ainsi des recherches pénibles et laborieuses, et on leur donne la certitude qu'ils disposent de tous les trésors acquis par le passé.

Ce travail est l'une de nos dernières entreprises ;

mais dès son origine, l'Association n'a jamais perdu de vue que sa principale utilité consistait à porter, sur tous les travaux scientifiques, cette attention concentrée qu'un général accorde aux mouvements de son armée; il surveille et dirige tous les mouvements de ses soldats dans les diverses directions où leur ardeur peut les avoir entraînés; il note soigneusement les vides que peut laisser leur action indépendante et isolée, et il observe attentivement les obstacles qui ont arrêté ou menacent d'arrêter le progrès de certaines colonnes.

C'est ainsi que la Société cherche à fixer et à constater la position et les progrès des différents travaux, dans ses rapports sur l'état des sciences publiés tous les ans dans ses comptes rendus; c'est ainsi qu'elle dirige l'attention des travailleurs sur les lacunes qu'il faut combler, si on veut que les progrès soient constants et sûrs; c'est ainsi qu'elle

tend une main secourable pour chercher à faire disparaître les obstacles contre lesquels les efforts des individus se sont trouvés ou pourraient se trouver insuffisants.

Suivons les travaux de l'Association dans ces trois directions différentes.

Les rapports sur l'état de la science ont eu pour origine notre conviction de la nécessité où l'Association se trouvait de déterminer à intervalles fixes, exactement et complétement, le point où les études sont parvenues. Dans ce but, le comité général de l'Association confie, à des hommes distingués dans les différentes branches de la science, le soin de devenir en quelque sorte les biographes de chaque période. Il y a, dans certaines sciences, des points spéciaux sur lesquels les différentes sections peuvent trouver utiles d'élaborer des rapports spéciaux ; en pareil cas, le comité général, comme représentant la réunion de toutes les sciences, se réserve le droit

de juger de l'importance des questions à traiter de cette manière.

Les sujets spéciaux que l'Association désigne à l'étude, afin de combler les lacunes qu'elle peut remarquer, sont parfois de nature à permettre seulement les recherches du philosophe, parce qu'ils exigent l'attention minutieuse d'un observateur exercé et une grande connaissance des côtés pratiques de la question; parfois ces sujets sont de nature à exiger la réunion du plus grand nombre possible de faits. Ici la science a souvent besoin du concours du grand public, et elle accepte avec reconnaissance tous les secours qui lui sont offerts, pourvu que les faits soient le résultat d'observations exactes. Dans les deux cas, l'Association désigne *ce* qu'il faut observer et *comment* on doit observer.

La première de ces directions est le résultat du procédé d'examen que l'Association emploie

pour décider la publication de certains rapports spéciaux. Les examens sont confiés à des commissions nommées à cet effet, ou à des individus choisis par la Société. Il arrive souvent que ces recherches coûtent fort cher, et l'Association, non contente de les suggérer et de les diriger, vote des fonds spéciaux pour défrayer les dépenses causées par la nature et l'étendue de l'enquête. Lorsqu'on se rappelle que le revenu de l'Association dérive uniquement des contributions de ses membres, on peut envisager avec satisfaction ce fait que, depuis son origine, la somme de 17,000 livres sterling a été ainsi votée pour des entreprises scientifiques.

La question de savoir *comment* il faut observer se divise en deux : celle de la méthode scientifique à suivre pour étudier un problème ou faire une observation, et celle des instruments philosophiques à employer pour les observations ou les expériences. L'Association s'applique à combiner les

connaissances et l'expérience des savants de notre pays et des savants étrangers, pour découvrir la méthode qui promet les résultats les plus exacts, tout en économisant le temps et la peine. Après un examen attentif, lorsque la palme a été décernée à une méthode, on la met aussitôt à la libre disposition et au service de tous les savants investigateurs. L'Association publie également, toutes les fois que cela est praticable, des formules imprimées où il suffit de remplir les têtes de chapitre qui, par leur uniformité, présentent un moyen efficace pour arriver, par la suite, à résumer les observations, afin d'en déduire les lois qu'elles peuvent indiquer.

En même temps, on travaille sans cesse à l'observatoire de Kew, donné par Sa Majesté à l'Association, à examiner et à expérimenter d'une manière pratique la valeur relative des méthodes et des instruments divers, afin de guider les progrès

constants qui se manifestent dans la construction de ces derniers.

L'établissement de Kew s'est chargé, en outre, de rendre l'important service de vérifier et de fixer à un point commun les instruments de tous les fabricants, de manière à permettre de réduire à la même expression numérique les observations faites par leur moyen. Je n'ai pas besoin de rappeler aux habitants d'Aberdeen que l'Association, dans les premières années de son existence, a entrepris d'établir la mesure comparative de l'échelle normale d'Aberdeen avec celle de Greenwich, recherche habilement accomplie par feu M. Baily.

Les obstacles aux progrès généraux de la science, que l'Association s'est imposé, comme je l'ai dit, le devoir de faire disparaître, sont de natures fort diverses. S'ils étaient tels que la direction, les avis, l'encouragement, pussent amener l'individu ou même les réunions de philosophes à

en triompher, les efforts de l'Association dont je viens de parler pourraient suffire à ce but. Mais ils sont tels souvent que le bras puissant du Gouvernement ou la longue bourse de la nation peuvent seuls les surmonter. Ces obstacles peuvent naître soit de la condition sociale du pays même, soit des restrictions apportées par de certaines lois, par la séparation politique des différents pays, ou par l'importance des entreprises qui sont hors de toute proportion avec les ressources et le pouvoir des individus, de l'Association, voire même des efforts volontaires du public. En pareil cas, l'Association, s'unissant avec la Société royale, sa sœur, porte la parole au nom de la science devant la Couronne, le Gouvernement ou le Parlement, quelquefois même, par l'entremise du gouvernement intérieur, devant les gouvernements étrangers. C'est ainsi qu'avec l'aide du gouvernement anglais, elle a obtenu l'établissement de six obser-

vatoires magnétiques et météorologiques sur divers points du globe, premier début de ce tissu de stations qui s'étendra bientôt assez, j'espère, pour embrasser, dans sa distribution géographique, tout l'ensemble des phénomènes qui peuvent éclairer ce point important de notre existence sur la terre et même dans l'univers. L'Institut de France, à la recommandation de M. Arago, dont le monde scientifique déplorera longtemps la perte, s'est joint avec empressement à notre conseil dans cette entreprise. C'est notre Association qui, d'accord avec la Société royale, a proposé l'expédition antarctique, dans le but de parvenir à la découverte des lois du magnétisme terrestre, ce qui a amené la découverte d'un continent vers le pôle sud. Elle a pressé l'amirauté de poursuivre les observations sur les marées, que ce département a continuées depuis lors sans relâche. Elle a conseillé d'établir au Musée britannique la collection conchyliologique

des espèces vivantes et des espèces éteintes, qui est devenue maintenant l'objet du plus grand intérêt.

Je ne veux pas vous fatiguer d'autres exemples que, pour la plupart, vous connaissez mieux que moi; je veux seulement exprimer ma satisfaction qu'il existe des corps qui se chargent de faire valoir les besoins bien étudiés et bien compris de la science devant le public et devant le gouvernement, qui consentent même à tendre la main à cet effet, et qui s'exposent à tous les refus et à toutes les brusqueries auxquels les mendiants sont sujets, sans compter la certitude d'ennuyer fort leurs semblables. Veuillez, je vous prie, vous rappeler que ce genre d'ennuyeux est un animal fort utile, très-bien approprié par la nature aux fins qu'elle lui destinait. Lui seul, en revenant constamment à la charge, en répétant les mêmes vérités et les mêmes requêtes, réussit à éveiller l'attention sur la cause

qu'il soutient, et obtient enfin qu'on l'écoute, par mesure de défense personnelle et comme un petit mal en comparaison de son importunité; c'est ce qu'il demande pour faire comprendre sa cause. C'est particulièrement le cas chez une nation libre, active, résolue comme la nôtre, où chaque intérêt travaille pour son propre compte, se regarde comme suprêmement important, et fait son chemin dans le monde par ses propres efforts. Faut-il donc s'étonner que les intérêts de la science, de cette science qui semble si abstraite et qui ne promet pas un profit immédiat en livres, sous et deniers, soient subordonnés à ceux qui promettent des résultats immédiats et pratiques? Faut-il s'étonner que nos hommes publics eux-mêmes aient besoin d'un effort pour s'arracher à d'autres questions et pour accorder leur attention à la science et aux savants, lorsqu'on se rappelle qu'à l'exception des mathématiques la science était tout récem-

ment encore exclue de l'éducation des colléges et des universités? Les traditions de notre jeunesse sont celles qui font et qui laissent la plus vive impression dans l'esprit humain. Les sujets que nous avons étudiés, auxquels notre énergie a été consacrée dans notre jeunesse, conservent toujours pour nous, dans la suite, plus d'intérêt que tout autre, et, par conséquent, l'effort nécessaire pour penser à la science est, chez les hommes publics, un effort moral autant qu'intellectuel. Nous devons donc une profonde reconnaissance aux corps qui veulent bien, comme cette Association, non-seulement représenter au gouvernement les besoins de la science, mais lui apporter des plans bien mûris sur la manière d'y subvenir sûrement et pour le plus grand avantage du public.

Nous avons cependant le droit d'espérer que la diffusion progressive de la science et son admission à un rôle considérable dans notre éducation

nationale amèneront le public en général, non moins que la législature et le gouvernement, à reconnaître de plus en plus les titres de la science à leur attention, en sorte qu'elle ne sera plus forcée de tendre la main, mais qu'elle pourra s'adresser à l'État comme un enfant ferait à son père, bien sûre de sa sollicitude paternelle pour qu'elle se développe; l'État alors reconnaîtra dans la science un élément de force et de prospérité que la voix la plus éloquente de l'intérêt personnel l'engage à protéger.

Si l'activité de cette Association, telle que j'ai cherché à la décrire, a jamais trouvé ou peut trouver sa personnification, son incarnation, pour ainsi dire, dans un individu, elle l'avait trouvé dans ce philosophe illustre et révéré qui vient, dans les mois derniers, de nous être enlevé dans sa quatre-vingt-dixième année. Alexandre de Humboldt cherchait sans cesse à se rendre maître de l'univer-

salité des connaissances humaines qui exigent un gouvernement et une direction très sages pour conserver leur ensemble; il cherchait à lier le faisceau des connaissances scientifiques pour leur donner de la force par l'unité; il traitait tous les savants comme les membres d'une même famille, dirigeant, encourageant, protégeant les recherches avec enthousiasme, soit qu'il vît les points sur lesquels elles étaient nécessaires, soit qu'il rencontrât de bonnes dispositions pour les entreprendre. Bien des jeunes étudiants pleins d'ardeur lui ont dû le succès de leurs entreprises. Son influence personnelle auprès de la plupart des cours et des gouvernements de l'Europe lui permettait de plaider la cause de la science de manière à ce qu'il fût plus difficile de lui refuser que de lui accorder ce qu'il demandait. Tous les amis de la science déplorent amèrement la perte d'un pareil homme. Par une singulière coïncidence, Messieurs, ce jour où nous

nous trouvons rassemblés ici, où nous exprimons notre admiration pour lui, est également l'anniversaire de sa naissance.

Pour en revenir à nous-mêmes, l'une des fonctions de l'Association ne peut être représentée par personne; je veux parler du fait même des réunions comme celle que nous inaugurons pour le moment. Ce n'est pas la sage direction d'un esprit sur les connaissances acquises, mais la production de pensées nouvelles suscitées par le contact de plusieurs esprits, comme l'étincelle est produite par la friction du caillou et de l'acier; ce n'est pas l'action monarchique d'un gouvernement paternel, c'est l'activité républicaine du Forum romain; nos réunions arrachent le philosophe aux profondeurs secrètes de son cabinet, rappellent le voyageur errant dans le champ de la science pour s'unir à ses confrères, pour leur exposer le résultat de ses travaux et les déductions auxquelles il est

arrivé, pour provoquer leur examen, pour soutenir dans le débat la vérité de ses assertions et l'exactitude de ses observations. Ces réunions, au contraire de celles des autres sociétés, ouvrent, pour leur mutuel avantage, une arène aux savants de tout genre; le géologue apprend du chimiste qu'il y a des problèmes impossibles à résoudre pour lui, mais dont la chimie peut lui donner la clef; le géographe reçoit de la lumière du naturaliste, l'astronome du physicien et de l'ingénieur, et ainsi de suite. Tous trouvent là un champ qui leur permet de se présenter au grand public, de l'inviter à écouter leurs rapports et même à prendre part à leurs discussions; ils ont l'occasion de montrer que les philosophes ne sont pas de vains théoriciens, mais des hommes essentiellement pratiques; que ce ne sont pas des pédants prétentieux enveloppés dans leur mystérieuse importance, mais des hommes modestement engagés à la re-

cherche de la vérité, fiers uniquement de ce qu'ils ont accompli ou obtenu pour l'usage général de l'humanité. Ils ne sont pas davantage des incrédules audacieux et présomptueux, caractère que l'ignorance leur a souvent attribué en les faisant passer pour des Titans qui entassent montagnes sur montagnes pour escalader le ciel, jusqu'au moment où il sont précipités des hauteurs qu'ils ont atteintes par la foudre redoutable de Jupiter outrâgé. Ce sont plutôt de pieux pélerins allant en Terre-Sainte, se dirigeant à grand'peine vers le sanctuaire sacré, à la recherche de la vérité, de la vérité de Dieu, des lois de Dieu, manifestées dans ses ouvrages, dans sa création.

DISCOURS

PRONONCÉ A L'OUVERTURE DU CONGRÈS STATISTIQUE INTERNATIONAL TENU A LONDRES.

(16 juillet 1860.)

Messieurs,

Le Congrès statistique de toutes les nations a été invité par le gouvernement à tenir sa quatrième réunion dans cette métropole, d'accord avec les désirs exprimés par le dernier Congrès tenu à Vienne en 1857. Bien que, dans cette circonstance, il eût plus naturellement été du devoir d'un membre du gouvernement, d'un ministre de la

Couronne d'occuper ce fauteuil et d'ouvrir la séance, comme cela s'est passé ailleurs lors des diverses réunions du Congrès, la nature des institutions et les habitudes de la population du pays où la réunion se tenait cette fois ne pouvaient manquer de se faire sentir et d'exercer une influence sur son organisation. Nous sommes un peuple qui possède la vie politique la plus intense, qui en jouit avec passion, et chez lequel toutes les questions qui ont de l'intérêt ou de l'importance pour les sociétés humaines sont publiquement débattues; la nation toute entière, pour ainsi dire, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, prend une part active à ces débats, et forme son jugement d'après le résultat collectif des idées et des opinions ainsi mises en avant.

Ce Congrès ne pouvait donc être qu'une réunion particulière des délégués des différents gouvernements, discutant des questions d'intérêt spé-

cial au milieu du mouvement général de l'activité politique; ou bien il fallait lui donner un caractère public et national, en s'adressant au public en général et en réclamant sa coopération. Le gouvernement a choisi cette dernière alternative, et il a reçu de tous les côtés l'assentiment le plus empressé. On a, je crois, bien choisi, car, pour le but que se propose le Congrès, il est de la plus haute importance, non-seulement de répandre les renseignements statistiques, mais encore de faire admettre en général l'importance et l'utilité de cette branche des connaissances humaines. Il était, dis-je, indispensable que le grand public s'occupât des questions qu'on se proposait d'examiner, et qu'il y apportât son puissant concours.

Ceci explique et excuse, Messieurs, pourquoi j'ai osé accepter le poste de votre Président, dont je me sens d'ailleurs si indigne. Lorsque les commissaires pour l'organisation du Congrès ont bien



voulu m'en exprimer le désir, j'ai senti qu'il était de mon devoir de ne point refuser ma coopération personnelle, puisqu'elle devait prouver au peuple anglais que le but de la réunion avait excité la sympathie de leur Reine, et qu'elle témoignait par là aux délégués étrangers le cas qu'elle fait d'eux personnellement, et son estime pour la science à laquelle ils se sont consacrés.

Qu'ils me permettent donc de leur souhaiter la bienvenue dans notre pays, au nom de notre pays. C'est ici que l'idée d'un Congrès statistique international a pris naissance, au moment où les délégués et les visiteurs de toutes les nations se rassemblaient pour exhiber les produits de leur science, de leur habileté et de leur industrie, dans une noble rivalité, lors de la grande Exposition de 1851; c'est ici que la science statistique s'est développée d'abord, et le docteur Parr nous a rappelé que l'Angleterre a reçu, d'une autorité aussi célèbre que

celle de Bernouilli, le nom de « berceau de l'arithmétique politique. » Nous pouvons même en appeler à notre *Domesday Book* comme à l'un des monuments les plus anciens et les plus complets qui nous restent de cette science. C'est aussi surtout notre pays qui doit profiter des progrès de la science, et qui aura par conséquent le plus de raisons de se montrer reconnaissant du résultat de vos travaux.

Quelque ancienne que soit votre science, Messieurs, quelque grands que soient les services qu'elle a rendus à l'humanité, la multitude ne la comprend guère encore; les autres sciences l'ont récemment admise dans leurs rangs, et elle est encore l'objet de préjugés nombreux et vulgaires.

Elle est peu comprise, car elle paraît sèche et désagréable au public, en général, dans la simplicité de ses expressions arithmétiques; elle représente des faits réels, qui, en cette qualité, pourraient

exciter les plus vives sympathies, par des chiffres arides et des tableaux de comparaison. C'est un grand travail que de parcourir d'interminables colonnes de chiffres; il faut beaucoup de patience pour les comprendre et quelque habileté pour tirer des conclusions nettes et sûres de la masse de matériaux ainsi offerts aux recherches, tandis que la valeur des renseignements dépend précisément de leur ensemble et s'accroît en proportion de leur nombre et de leur étendue.

Cette science est peu comprise aussi, par suite de l'usage étrange et souvent injustifiable qu'on en a fait. Le fait même de sa difficulté et de la patience requise pour lire et vérifier les chiffres statistiques qu'un auteur peut citer à l'appui de ses théories et de ses opinions le protége, dans une certaine mesure, contre la critique, et l'engage à tirer largement sur un capital si commode et si séduisant. Le public, en général, unit donc dans son esprit la

statistique, sinon à des impôts fort mal venus (dont elle forme naturellement une des principales bases), du moins à des discussions politiques dans lesquelles il est accoutumé à voir les hommes publics se servir, avec une égale assurance, des résultats statistiques les plus divergents pour soutenir les arguments les plus opposés. Un grand ministre et un homme d'État français éminent s'est même vanté, dit-on, d'avoir inventé ce qu'il appelait « l'art de grouper les chiffres. » Mais si l'habileté et l'enthousiasme qui lui ont suggéré cet art lui avaient enseigné, à lui ou à d'autres historiens, à grouper aussi les faits historiques, il ne serait pas plus raisonnable de reprocher à ces faits l'usage qu'on en aurait fait qu'il ne peut l'être de rendre la statistique responsable de l'adresse de tant d'ingénieux exposés de finances.

Cette science a gravement souffert dans l'estime publique de l'usage qu'on en a fait ainsi ; et

pourtant ce fait prouve d'une manière concluante que les politiques, les financiers, les médecins et les naturalistes reconnaissent tous la statistique comme la base de la vérité, puisqu'ils cherchent à en étayer toutes leurs doctrines et leurs opinions. Ceci devrait donc élever la science, au lieu de l'abaisser, dans l'estime générale du public.

La science statistique, comme je l'ai déjà dit, est comparativement nouvelle dans le rang qu'elle occupe parmi les sciences en général, et nous devons chercher la cause de cette reconnaissance tardive dans ce fait qu'elle a l'air d'être une science incomplète, et le serviteur des autres sciences, plutôt que d'avoir droit à réclamer ce titre pour elle-même. Mais ce n'est là qu'une simple apparence. Si la statistique pure ne prétend pas au but suprême et dernier de toute science, c'est-à-dire à découvrir et à exposer les lois qui gouvernent l'univers, si elle laisse cette tâche à ses

sœurs plus favorisées, aux sciences naturelles et politiques, c'est un dévouement dont elle se rend compte; elle a pour but de garantir la pureté et la la lucidité de leur travail, en accumulant et en vérifiant les faits, sans se laisser influencer par aucune considération sur l'usage ultérieur qu'on en pourra faire.

Ces lois générales, dont la connaissance est, nous l'admettons, l'une des plus grandes conquêtes de l'homme sur la terre, restent ainsi inexprimées par la statistique tout en se manifestant clairement dans les chiffres arides et inflexibles qu'elle place sous nos yeux.

Il est étrange que, dans une pareille situation et en dépit de l'abnégation qu'elle s'impose, la science statistique, comme telle, puisse être exposée à tant de préjugés, de reproches et d'attaques; cependant le fait est indubitable.

Nous entendons dire qu'en l'étudiant on arrive

nécessairement au panthéisme et à la destruction de toute véritable religion, parce qu'elle prive, aux yeux des hommes, le Tout-Puissant de son libre arbitre, qu'elle fait de son univers une pure machine qui marche d'après un système général et préordonné, dont les parties peuvent être mesurées mathématiquement tandis que le système entier peut s'exprimer par des chiffres; on nous dit que la statistique mène au fatalisme et prive l'homme lui-même de sa dignité, de sa vertu et de sa moralité pour en faire une simple roue de la machine, incapable d'exercer son libre arbitre, et destiné d'avance à accomplir une tâche donnée et à suivre une marche prescrite, soit pour le bien, soit pour le mal.

Ces accusations sont graves; elles seraient terribles si elles étaient fondées. Mais sont-elles fondées? Le pouvoir de Dieu est-il diminué ou détruit par la découverte de ce fait que la terre doit faire

trois cent soixante-cinq révolutions sur son axe pour chaque révolution autour du soleil, nous donnant tant de jours dans l'année, que la lune change treize fois pendant cette période, que la marée varie toutes les six heures, que l'eau est bouillante à une température de 212 degrés au thermomètre de Fahrenheit, que le rossignol chante seulement en avril et en mai, que tous les oiseaux pondent des œufs, et qu'il naît cent six garçons contre cent filles? L'homme cesse-t-il d'être un agent libre parce qu'on a vérifié que chaque génération dure environ trente ans, qu'on jette tous les ans à la poste le même nombre de lettres en oubliant d'y mettre l'adresse, que le nombre de crimes commis dans les mêmes conditions locales, nationales et sociales, reste constant, et que l'homme fait cesse de prendre plaisir aux amusements de l'enfant?

Notre science statistique ne dit même pas qu'il

doive en être ainsi; elle établit seulement qu'il en a été ainsi, et elle laisse au naturaliste et à l'économiste le soin de soutenir que, d'après le nombre de cas où les choses se sont trouvées ainsi, elles continueront de même tant que les mêmes causes seront en vigueur. Ses recherches ont donné naissance à cette branche des sciences mathématiques qu'on appelle le calcul des probabilités, et elles ont fait naître cette théorie qu'il n'existe aucune certitude dans le monde naturel et que les probabilités y règnent seules. Bien que cette doctrine, qui détruit, jusqu'à un certain point, chez l'homme, le sentiment de la sécurité, ait troublé et inquiété certaines personnes, il n'en reste pas moins vrai que, si nous pouvons compter avec une sécurité irréfléchie sur le lever du soleil demain, ce n'est cependant qu'un événement probable dont on peut exprimer la probabilité par une fraction mathématique déterminée. Nos sociétés d'assu-

rances ont établi avec une telle précision, d'après leurs immenses collections de faits statistiques, la durée probable de la vie de l'homme, qu'elles peuvent entrer, avec chaque individu, dans un marché précis sur la valeur de cette vie, ce qui n'implique pas la prétention impie de déterminer à quel moment cet individu doit réellement mourir.

Nous rencontrons ici les objections les plus opposées, et on trouve la statistique inutile parce qu'elle ne peut offrir rien de définitif dans une question déterminée, et ne sait établir que des probabilités là où l'homme demande et recherche des certitudes. Cette objection est fondée; seulement elle ne porte pas sur la science elle-même, mais uniquement sur l'usage que l'homme cherche en vain à en faire et auquel elle n'est point destinée. C'est l'essence de la science statistique de mettre seulement au jour des lois générales, lois inapplicables aux cas spéciaux; une loi générale

peut être prouvée tout en demeurant incertaine pour les faits particuliers. C'est là la véritable réfutation de la première objection, et c'est ainsi que se manifestent la puissance, la sagesse et la bonté du Créateur, car nous trouvons ici que le Tout-Puissant a fondé le monde physique et moral sur des lois inébranlables et conformes à sa nature éternelle, en laissant à l'individu le plein et libre exercice de ses facultés, en même temps qu'il maintient la majesté de ses lois que le libre arbitre individuel ne peut affecter.

Messieurs, j'ai presque honte d'énoncer des vérités aussi simples (dont je me sens d'ailleurs un bien faible interprète) devant une réunion composée, comme celle-ci, d'hommes si éminents dans la science, et en particulier devant celui qui fut le premier votre président, M. Quetelet, de qui j'ai eu le bonheur de recevoir, il y a vingt-quatre ans, mes premières leçons dans les hautes mathéma-

tiques; lui qui a dirigé avec tant de succès ses grandes facultés vers l'application de la science aux phénomènes sociaux, phénomènes dont on ne peut découvrir les lois régulatrices sans accumuler et comparer les faits statistiques.

La condition sociale de l'humanité, telle qu'elle est révélée par les faits, c'est là le principal objet des études et des enquêtes entreprises par le Congrès, et nous espérons que le résultat de ses travaux fournira aux hommes d'État et aux législateurs un guide sûr dans leurs efforts pour seconder le développement et le bien-être social. On ne saurait porter trop haut l'importance de ces congrès internationaux; non-seulement ils éveillent l'attention publique sur l'importance de ces questions, ils amènent de tous les pays les hommes qui ont consacré leur vie à la science, et leur permettent d'échanger leurs idées et leurs expériences; mais ils préparent les voies aux différents gouverne-

ments et aux peuples pour qu'ils s'entendent entre eux, afin de poursuivre ces enquêtes communes dans le même esprit, par les mêmes méthodes et dans le même but.

Ce n'est que par le grand nombre des observations qu'une loi générale devient apparente; et on peut de plus en plus compter sur la vérité, à mesure qu'augmente la masse de faits exactement observés qui forment la base des recherches. Il est donc de la plus haute importance d'embrasser, par des observations d'un caractère identique, le plus vaste champ possible. Il ne suffit pas cependant de réunir les faits statistiques d'un même genre sur une vaste étendue et en grande abondance pour arriver à de saines conclusions sur les influences qui produisent ces faits; nous avons besoin de recueillir simultanément un grand nombre de faits divers; il nous faut la statistique de l'accroissement de la population, des mariages, des naissances et

des morts, des émigrations, des maladies, des crimes, de l'éducation et du travail, des produits de l'agriculture, des mines et des manufactures, des résultats du négoce, du commerce et des finances. La comparaison de tous ces faits devient un élément essentiel dans nos recherches sur notre condition sociale; cette comparaison même ne nous suffit pas encore; nous avons besoin de pouvoir comparer ces mêmes classes de faits dans différents pays, sous l'influence variable de leur condition politique et religieuse, des occupations, des races et du climat. Cette comparaison des mêmes faits dans différentes localités ne nous donnerait même pas tous les matériaux nécessaires pour tirer nos conclusions; il nous faut également la collection des observations sur les mêmes classes de faits, dans les mêmes localités, dans les mêmes conditions, mais à différentes époques. Le temps est le seul élément qui, dans ce dernier cas, nous per-

mette de constater les pas faits en avant ou en arrière, c'est-à-dire la vie des peuples.

C'est ainsi que le médecin, en tâtant le pouls du plus grand nombre d'individus possible soumis à ses observations, vieux et jeunes, hommes et femmes, dans toutes les circonstances, arrive à se former une idée du nombre de pulsations du cœur dans l'état normal de l'homme; en tâtant le pouls du même individu dans les situations et les occasions les plus diverses, il arrive à une conclusion sur le pouls de cet individu; de même en tâtant le pouls d'une grande variété de personnes attaquées de la même maladie, il s'assure de la condition générale du pouls sous l'influence de cette maladie. Alors seulement en tâtant le pouls d'un malade particulier, il sera en état de décider si ce malade est attaqué de cette maladie particulière, autant qu'on en peut juger par ses effets sur le pouls.

Et toutes ces comparaisons des différentes

classes de faits, dans des conditions locales différentes et à diverses époques, non-seulement ne peuvent être utiles et faciles, mais ne peuvent même être praticables qu'à condition d'employer une méthode analogue et même identique dans les observations, et de se servir des mêmes expressions, des mêmes chiffres et des mêmes procédés pour les recueillir. Le monde, en général, ne doit-il donc pas la plus vive reconnaissance à un Congrès comme celui auquel je m'adresse, qui s'est imposé tout spécialement la tâche d'amener cette assimilation, et de mettre à la disposition des hommes de nombreuses expériences sur leur condition, scientifiquement recueillies et condensées, de manière à permettre aux plus faibles intelligences de tirer des conclusions sûres?

Messieurs, le Congrès, dans ses différentes réunions, a réussi à faire de grands progrès dans cette direction; les statistiques officielles de tous

les pays se sont améliorées, et par rapport au recensement, les avis du Congrès de Bruxelles ont été généralement suivis par tous les États. Je regrette d'avoir à admettre pour l'Angleterre plusieurs exceptions frappantes sous ce rapport; par exemple, les recensements de la Grande-Bretagne et de l'Irlande n'ont pas été faits exactement d'après le même système quant à certains détails importants, ce qui diminue leur valeur pour un travail général. Les statistiques judiciaires de l'Angleterre et du pays de Galles ne donnent pas complétement le tableau comparatif des opérations de notre organisation judiciaire; et pendant que nous sommes, dans tous les départements du gouvernement, soigneusement occupés à préparer des statistiques fort importantes, nous ne pouvons méconnaître dans nos résultats certaines lacunes qu'il faut attribuer à l'absence d'une autorité ou d'une commission centrale, comme celle que recommandaient les Congrès de

Bruxelles et de Paris, et qui pourrait diriger sur un plan uniforme toutes les grandes opérations statistiques que les divers départements devraient préparer. Une semblable commission serait de la plus haute utilité pour publier tous les ans un résumé des statistiques du royaume uni, de nos colonies éparses et de notre grand empire dans l'Inde. Ce résumé ne pourrait manquer d'avoir les plus importants résultats.

L'un des résultats les plus utiles des travaux du Congrès a été la décision générale prise par tous les gouvernements de faire une enquête sur la cause de chaque mort, et de classer les morts provenant des mêmes causes sous des titres synonymes sanctionnés par le Congrès. Sur ce point, l'exemple a ainsi été donné d'établir ce qui est fort à désirer pour toutes les branches de la statistique, à savoir l'entente générale sur des termes nettement définis. Il ne devrait pas être plus difficile d'arriver

à s'entendre sur les différentes catégories de crimes que sur les diverses « causes de mort, » et il faut se rappeler que l'un des premiers devoirs et des premiers soins de chaque science doit être de donner la définition des termes. Que veut-on dire quand on parle d'une maison, d'une famille, d'un adulte, d'une personne instruite ou d'un ignorant, du meurtre, de l'assassinat? Il est évident qu'aussi longtemps qu'on attachera dans les différentes statistiques un sens différent à ces expressions, leur usage comme terme de comparaison sera nul, et deviendra même peu profitable pour des études isolées. Cependant nous ne sommes pas encore arrivés à un résultat si simple et si évidemment désirable! Les poids, les mesures et les monnaies différentes, qui forment l'expression des diverses statistiques, amènent encore d'autres difficultés et d'autres obstacles. On a fait, dans les réunions précédentes, diverses suggestions sur la

manière de les faire disparaître, et on les renouvellera sans doute. Nous nous imaginons ici que notre *livre sterling.*, comme l'unité la plus considérable dont on puisse disposer, offrirait de grands avantages avec le florin, surtout si on pouvait arriver à les subdiviser ensuite par le sytème décimal:

Nous espérons pouvoir déposer devant vous, pour ce qui regarde la Grande-Bretagne, l'analyse des documents recueillis sur les causes de mort et sur les dangers que courent les individus aux différentes époques de la vie, un compte rendu complet sur le produit de nos mines, les comptes rendus agricoles de l'Irlande, dans lesquels le directeur général des recherches dans ce pays indique chaque année l'étendue de terre soumise au même genre de culture, avec une estimation des produits aussi bien que de leur valeur; le directeur a prouvé, par le succès qu'il a obtenu en se procurant des faits avec une dépense com-

parativement modeste, grâce au concours volontaire des propriétaires et des cultivateurs, comme du clergé de toutes les sectes, qu'on avait tort de croire ces résultats impossibles à atteindre sans des frais exagérés et sans léser les intérêts individuels. Il faut espérer, vu l'importance de toutes les questions qui se rattachent à la nourriture de la population, que cette enquête s'étendra non-seulement en Angleterre et en Écosse, mais encore dans toutes les parties du continent où elle n'est pas encore instituée. Notre statistique commerciale attestera les grands effets produits dans notre commerce par le changement introduit dans notre système commercial ; les délégués de nos colonies vous apporteront la preuve des merveilleux progrès de leurs pays, en vous montrant, par la même occasion, que des statistiques savantes leur ont donné connaissance de ces progrès; et je ne doute pas que les délégués étrangers ne fassent plus

que nous dédommager par les renseignements qu'ils nous fourniront en échange. Ces statistiques nous prouveront certainement, une fois de plus et par des chiffres, ce que nous savons déjà par sentiment et par expérience, combien les différentes nations dépendent l'une de l'autre pour leurs progrès, leur prospérité morale et matérielle, et que la condition essentielle de leur bonheur réciproque est le maintien de la paix et de la bonne intelligence entre elles. Restons rivaux, mais rivaux dans le noble travail du progrès social, en sorte que si l'un de nous arrive le premier au but, tous puissent partager le prix, tous puissent sentir leurs facultés et leurs forces s'accroître par cette utile lutte.

Je vous retiendrais plus longtemps que je ne me le crois permis, et j'empiéterais peut-être sur le domaine et le devoir des présidents de sections si je faisais allusion aux questions qu'on recommandera tout particulièrement à votre attention

et à vos études; mais j'espère que vous ne m'accuserez pas de présomption si je vous exhorte en général à ne pas vous perdre dans des questions de détails minutieux, quelque intéressants et quelque séduisants qu'ils puissent être par leur importance et leur valeur intrinsèque, et à consacrer toute votre énergie à établir de grands principes sur lesquels on puisse fonder l'action commune des diverses nations, cette action commune à laquelle il faut arriver si nous voulons faire des progrès sérieux. Je sais que ce Congrès ne peut que suggérer et conseiller, et qu'il dépend ensuite des divers gouvernements de mettre à exécution ses conseils. On a, il est vrai, suivi un grand nombre de vos avis, mais on en a négligé beaucoup, et je n'excepte pas mon pays du blâme qu'il mérite à ce sujet. Je serais vraiment heureux et fier si je pouvais espérer que cette noble réunion posera les solides fondements d'un édifice qui sera

naturellement long à construire et qui exigera, de la part des générations à venir, des efforts laborieux et persévérants, mais qui doit faire faire de grands progrès au bonheur de l'humanité, en amenant les hommes à découvrir les lois éternelles desquelles dépend ce bonheur général.

Puisse celui qui a implanté dans nos cœurs le besoin de connaître la vérité, et qui nous a donné la faculté du raisonnement afin que nous en fassions usage pour arriver à cette connaissance, sanctifier nos efforts et les bénir dans leurs résultats!

FIN.

TABLE.

PARIS — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7

